

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 15 Janvier 1874.

No. 3.

POESIE.

LES FANTOMES DU SOIR

L'ombre des nuits s'étend comme un nuage,
Enfant, vois donc, vois donc comme il fait noir :
Tout disparaît, arbres, champs et bocage ;
Ah ! c'est le temps des fantômes du soir.

Entends-tu bien, entends-tu ce murmure ;
Ton grand aïl bleu pourtant ne peut rien voir,
Est-ce le vent qui frappe la toiture ?

Non, c'est la voix des fantômes du soir,

Oh ! ne sors pas, colombe douce et chère,
Car les méchants aussitôt vont te voir,
Et vont venir te revoir à ta mère.
Petit, crains donc les fantômes du soir.

Mais au foyer, mais dans notre chaumière,
Sans nul danger, toujours tu peux t'asseoir,
Non, mon enfant, sur le sein de ta mère
Ne crains jamais les fantômes du soir.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite)



VOTRE tour, jeunes gens !
s'écria Martigny ; maintenant il est facile d'ajuster ces coquins !

A sa grande surprise, personne ne répondit. Il se retourna précipitamment : les employés n'étaient plus là.

— Fernandez ! Pedro ! Landolf ! cria-t-il avec impatience, où êtes-vous ?

— Les lâches nous auraient-ils abandonnés ? dit Brissot.

— De par tous les diables ! vous avez raison. J'avais oublié la porte secrète, et Fernandez la leur aura montrée sans doute pendant que nous étions occupés à nous défendre... Il faut les retenir, Brissot... venez par ici... Ils n'ont pu sortir encore.

En effet, malgré le fracas qui se faisait contre la devanture du store, on entendait dans la direction de la porte secrète un bruit vague, assez semblable à celui qu'auraient pu produire plusieurs personnes en mouvement. Mais Martigny et Brissot ne pouvaient aller bien vite dans les ténèbres ; quoiqu'ils se tinsent par la main, ils se heurtaient fréquemment aux meubles et aux ballots. Enfin un rayon lumineux vint éclairer leur marche : c'était la flamme de l'incendie qui avait percé déjà la mince cloison. A cette lueur ils entrevirent plusieurs hommes qui s'agitaient autour de la porte secrète alors béante. Martigny s'élança vers eux.

— Fernandez ! hidalgo maudit ! s'écria-t-il, vous allez me payer cher cette trahison ! Faites rentrer les employés, ou je vous jure...

Il n'acheva pas : plusieurs des hommes qu'il prenait pour les commis s'étaient tout à coup jetés sur lui, tandis que d'autres s'emparaient de Brissot. En un instant ils furent renversés tous les deux et rendus incapables de faire le moindre mouvement. Ils voulurent crier, des mains brutales se posèrent

J. B. Marmette Bar de

sur leur bouche. Cela s'était accompli si rapidement qu'ils n'avaient pas eu le temps de songer à la résistance.

Quand ils furent ainsi réduits à l'immobilité, un de ceux qui tenaient le vicomte demanda en espagnol :

—Celui-ci est-il bien l'homme au diamant ?

—Oui, répondit une voix qui semblait être celle de don Fernandez.

—Et celui-là, demanda un de ceux qui tenaient Brissot, n'est-il pas le maître du store, ce marchand au cœur dur qui nous a tant pressurés et qui a fait tuer récemment notre pauvre Alvarès ?

—C'est lui, *senor Guzman*, répliqua la même voix ; vous ne pouvez le haïr autant que je le haïs... lui et l'autre Français qui a le beau diamant.

—Eh bien donc ! reprit le personnage qu'on avait appelé Guzman et qui semblait être le chef de la bande, faisons ce qui a été convenu !

Martigny sentit qu'on le fouillait ; en un clin d'œil ses armes, ses papiers, son argent, devinrent la proie des pillards. Il se débattait et poussait des cris inarticulés pour appeler Brissot à son aide ; mais Brissot lui-même devait être en grand péril, car, étant parvenu à dégager sa bouche un moment, il balbutia d'une voix lamentable :

—Au secours !... au secours !...

Le vicomte ne pouvait se retourner pour voir de quoi il s'agissait, mais il entendait des trépignements convulsifs et la voix du patron s'éteignit tout à coup comme si on lui eût vigoureusement serré la gorge. Martigny était lui-même contenu par des gens robustes ; et il lui sembla qu'on cherchait sur lui un objet qu'on se dépitait de ne pas trouver.

Pendant ce temps, l'incendie faisait des progrès d'autant plus rapides qu'il avait envahi les marchandises arrosées d'huile par la prétendue maladresse de Fernandez. La fumée devenait si âcre, si épaisse, roulait en flots si ardents que l'on pouvait à peine respirer. Aussi les mineurs qui attaquaient la porte principale avaient-ils été repoussés par ces vapeurs suffocantes.

—Dépêchons ! dit une voix ; le feu nous gagne et le baril de poudre, qui autrefois n'a pas voulu sauter, se trouve encore ici.

—Voilà qui est fini pour le patron, dit une autre derrière Martigny ; c'est la loi du lynch que nous lui avons appliquée... Puisqu'il aimait tant ses marchandises, ils périront ensemble... Caramba ! n'avez-vous pas terminé votre besogne, là-bas ?

—Nous ne trouvons rien, répondit avec colère un de ceux qui tenaient le vicomte ; on nous a trompés !

—Impossible ! répliqua Fernandez ; il a sur lui ce fameux diamant de douze mille dollars ; il l'a, j'en suis sûr !

La main qui s'était posée sur la bouche du vicomte se retira ; mais aussitôt un long couteau s'appuya sur son cœur, et on lui dit en mauvais anglais :

—Où est ton diamant ?

Martigny, presque étouffé par la longue pression exercée sur ses organes respiratoires, ne pouvait parler... Cependant, après avoir aspiré quelques bouffées d'air, il recouvra sa présence d'esprit.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

—Qu'as-tu fait de ton diamant ?...

—Allons ! dépêche-toi de répondre.

—Mon diamant ?...

—Oui... où est-il ? Parle, ou je vais t'ouvrir la poitrine pour voir si tu ne l'aurais pas avalé.

—Ce serait une nourriture indigeste, répliqua le Français d'un ton auquel la grandeur du péril n'avait pas fait perdre sa jovialité.

—Où se trouve-t-il ?

—Au diable ! où vous ne pouvez manquer d'aller le chercher tôt ou tard. »

L'interlocuteur poussa un cri de rage. En ce moment des voix effrayées crièrent du dehors :

—Alerte ! voici les Maories, les policemen et la garde noire qui viennent sur nous.

Les Maories étaient des Nouveaux-Zélandais qui, dans cette crise, avaient pris parti pour les marchands européens, peut-être parce qu'ils avaient eu moins à souffrir de leurs exactions. On les redoutait fort à cause de leur férocité, ainsi que la garde noire, qui était composée de naturels australiens fidèles à l'autorité coloniale.

Cet avertissement redoubla la fureur des scélérats qui torturaient Martigny ; Fernandez vint la porter au comble :

—Alerte, *senores* ! s'écria-t-il ; le feu s'approche du tonneau de poudre ; nous aurons à peine le temps de fuir.

Le danger, en effet, devenait pressant. L'incendie dévorait un côté du store, et déjà les flammes légères, courant à la surface des marchandises les plus délicates, se répandaient en tout sens. Il fallait un insatiable désir de vengeance ou une avidité féroce pour retenir encore ces créatures humaines dans cet enfer, surtout quand une formidable explosion pouvait se produire d'un moment à l'autre.

Aussi la plupart des bandits qui avaient envahi les magasins de Brissot s'empressèrent-ils de regagner la porte secrète. Deux seulement restèrent auprès de Martigny, le chef de bande, et don Fernandez.

—Eh bien ! demanda le premier d'une voix sourde, en appuyant toujours son *machete* sur la poitrine du vicomte, vas-tu dire enfin ce que tu as fait de ton diamant ?

—Quoi donc ! ne l'avez-vous pas trouvé dans mes poches ? répliqua Martigny. Laissez-moi vous montrer moi-même....."

Pleins d'espoir, ses adversaires lui rendirent la liberté de ses mouvements. Il se souleva et eut l'air de chercher dans ses habits en lambeaux l'objet si ardemment convoité ; mais en réalité il voulait voir le visage de ses ennemis. Ce fut alors seulement qu'il reconnut d'une manière certaine, à la clarté de l'incendie, don Fernandez et Guzman.

Ceux-ci ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de son examen.

—Vite, vite ! dit le Mexicain d'un ton farouche.

—Dépêchons, répéta Fernandez, ou nous allons sauter.

Mais Martigny, au lieu de leur livrer ce qu'il n'avait pas, se redressa tout à coup, écarta la main qui tenait le couteau, et s'écria de toute sa force :

—A moi, les policemen ! on m'assassine !

Des cris lui répondirent du dehors, mais il ne parut pas que personne se mit en devoir de venir à son appel.

Martigny et le Mexicain luttèrent pendant quelques instants. Quoique sans armes, le vicomte était redoutable par sa vigueur et son agilité ; il avait su prendre quelque avantage sur Guzman, quand celui-ci, se dégageant avec impétuosité, lui porta un coup de poignard dans la gorge. Grâce à un mouvement opéré à propos par le vicomte, l'arme ne fit qu'effleurer le cou et frappa obliquement l'os de l'épaule, où elle se brisa. Néanmoins le choc fut tel que le malheureux jeune homme tomba à la renverse, étourdi et couvert de sang.

Guzman allait peut-être l'achever avec le tronçon de son couteau ; Fernandez, qui avait laissé son complice seul aux prises avec Martigny, lui cria de l'autre extrémité du magasin :

—Pensez à vous-même, señor ; si le Français n'est pas mort, il le sera dans quelques minutes..... Voyez ! la flamme gagne déjà le tonneau de poudre..... Vous voilà bien averti !

Et il disparut par la porte secrète.

Le Mexicain reconnut d'un coup d'œil la justesse de cet avertissement ; d'ailleurs il était épuisé de fatigue et se sentait incapable de supporter une minute de plus la chaleur et la fumée qui envahissaient les galeries. Aussi, convaincu que le vicomte, en tout état de cause, ne pourrait en réchapper, jeta-t-il le tronçon de son couteau, et il se hâta de gagner l'ouverture de la cloison.

Cependant Martigny, quoique gravement blessé, n'avait pas perdu connaissance. Avant même que Cuzman eût franchi la porte secrète, il s'était soulevé sur les genoux et sur les mains, cherchant à se rendre exactement compte de la situation. Il était surtout inquiet au sujet de Brissot, abandonné sans doute, comme lui, dans ce bâtiment embrasé, et exposé aux mêmes périls. A force de regarder, il aperçut, à travers un nuage de fumée, une forme humaine qui s'agitait convulsivement, en même temps qu'il entendait des gémissements sourds, d'un caractère étrange. Il se traîna non sans peine vers cette forme mystérieuse, et alors il reconnut en frémissant la terrible vérité : les mineurs avaient pendu le pauvre marchand à un pilier qui soutenait la toiture du magasin.

Heureusement Brissot vivait encore. Soit que les malfaiteurs, pleins de confiance dans le succès de leur entreprise, eussent négligé certaines précautions, soit qu'ils eussent employé une corde trop grosse dans l'intention peut-être de prolonger ses souffrances, il se débattait, les pieds à quelques pouces du sol, en poussant les sons inarticulés qui avaient attiré l'attention de Martigny. D'abord il s'était soutenu avec les mains ; mais ses forces avaient fini par s'épuiser, il râlait douloureusement, et, quelques instants plus tard, tout secours devait être inutile.

Le vicomte, malgré le sentiment d'égoïsme qu'il devait éprouver dans ce péril, songea sur-le-champ à secourir le père de Clara, et s'approcha du malheureux négociant ; mais comment se mettre debout lui-même et atteindre la partie du pilier où la corde était attachée ? Il l'essaya sans succès ; la douleur causée par sa blessure, cette chaleur insupportable, cette fumée suffoquante lui donnaient le vertige et l'empêchaient de se relever. En désespoir de cause, il voulut appeler ; sa voix était éteinte. D'ailleurs, personne n'eût osé pénétrer dans le store en ce moment ; au contraire, on entendait tous ceux qui l'entouraient courir çà et là, en criant avec épouvante :—La poudre..... la poudre..... le bâtiment va sauter !

Martigny demeura quelques secondes épuisé par cet effort inutile. Enfin, ses yeux s'étant de nouveau portés sur Brissot, il lui sembla que les traits du négociant prenaient une expression suppliante ; ses mains essayaient de se rejoindre, et de faibles soupirs s'échappaient de sa gorge, comme pour implorer du secours.

Cette illusion, si c'en était une, produisit une impression extraordinaire sur le vicomte.

—Morbleu ! dit-il tout haut, nous ne pouvons pas mourir ainsi stupidement..... Encore un effort !..... Courage !

Il réussit enfin à se dresser sur ses pieds, et se maintint dans cette posture en s'appuyant au pilier. Cependant la difficulté pour détacher Brissot demeurait entière ; aucun siège, aucun ballot sur lequel on pût monter ne se trouvait à portée, et Martigny se sentait incapable d'en rouler un jusqu'à la

place convenable. Tout à coup il fut frappé d'une idée.

Parmi les marchandises du magasin se trouvaient des instruments aratoires, et notamment des faux tout emmanchées pour l'usage des cultivateurs. Or, dans la soirée précédente, une de ces faux avait été déposée contre un comptoir pour servir d'arme en cas de besoin. Elle se trouvait encore à la même place, bien qu'elle fût entourée de flammes ; le vicomte s'en saisit et s'empressa d'en faire usage.

Après quelques tâtonnements, un coup donné sur la corde la coupa net ; aussitôt Brissot tomba lourdement, entraînant avec lui son libérateur qui, dans sa chute, eut la présence d'esprit de jeter la faux loin de lui.

Revenu de cette nouvelle secousse, Martigny se pencha vers le patron et enleva le tronçon de corde qu'il avait autour du cou. Il eut la satisfaction de reconnaître que Brissot respirait encore, et que des soins pressés lui feraient bientôt reprendre ses sens.

Ces soins, par malheur, Martigny ne pouvait les lui donner ; il l'avait sauvé pour le moment, mais ils étaient menacés l'un et l'autre d'un genre de mort non moins horrible. L'incendie était alors dans toute sa force ; le feu avait gagné le toit ; l'air, dans les galeries, n'était plus respirable, et on ne pouvait s'expliquer comment le baril de poudre, que les flammes venaient lécher de toutes parts, n'avait pas encore fait explosion.

Martigny sentit que ses efforts passés seraient perdus s'il ne pouvait tenter un dernier et vigoureux effort. Il se releva donc et essaya de porter Brissot dans ses bras ; une atroce douleur, une insurmontable faiblesse l'empêchèrent d'y parvenir. N'ayant pas d'autre moyen d'avancer, il se mit à ramper sur les genoux et sur les coudes, en traînant le corps presque inanimé du négociant.

On comprendra facilement combien ce moyen de locomotion devait être laborieux pour un homme dangereusement blessé, épuisé de fatigues, à moitié asphyxié par la fumée. Il laissait derrière lui une trace sanglante et s'arrêtait parfois tout haletant ; mais bientôt il se remettait en marche en se roidissant contre la souffrance.

Il atteignit ainsi la porte basse pratiquée dans la cloison ; une bouffée d'air pur vint rafraîchir sa poitrine, et parut de même agir sur Brissot qui remua faiblement. Cependant, il lui restait encore une difficulté à vaincre : c'était de franchir avec son compagnon cette étroite ouverture. Martigny fit plusieurs tentatives inutiles ; ses forces étaient à bout. En désespoir de cause, il essaya encore de crier pour appeler les spectateurs qu'il supposait réunis autour du store embrasé ; mais le danger avait mis en fuite les plus intrépides ; une solitude complète régnait dans les environs. C'était seulement à une grande distance qu'on entendait ces clameurs sourdes qui annoncent la foule. Le vicomte ne devait compter sur aucune aide.

Cette réflexion ne l'abattit pas.

—Courage ! répéta-t-il.

Un peu ranimé par la fraîcheur de l'air, il parvint à se glisser hors du magasin ; puis, se retournant, il attira Brissot à lui et ils furent enfin tous les deux hors de la redoutable fournaise. Toutefois, il ne leur était pas permis de se reposer encore, car l'explosion inévitable ne pouvait manquer de les atteindre à l'endroit où ils se trouvaient.

Cet endroit était, comme nous le savons, un terrain vague situé derrière le store, où l'on voyait encore plusieurs trous de mine abandonnés par les travailleurs. Plusieurs de ces trous étaient à ciel découvert ; un seul formait une espèce de voûte,

son propriétaire ayant voulu peut-être empiéter souterrainement sur le lot du voisin. Martigny se dirigea vers celui-là qui, par malheur, était assez éloigné. Cependant il désespérait de pouvoir traîner son ami jusqu'à ce refuge, quand, à son grand étonnement, il vit Brissot se lever avec effort, comme s'il eût été galvanisé par l'imminence du péril. Appuyés l'un sur l'autre, ils marchèrent en chancelant vers la cavité où ils comptaient trouver un asile. Ils ne parlaient pas et semblaient obéir plutôt à l'instinct de la conservation qu'à un sentiment raisonné ; mais ils s'étaient compris et bientôt ils se glissèrent dans l'excavation, dont la voûte était à peine suffisante pour les abriter tous les deux.

Il était temps ; à peine se furent-ils blottis dans ce refuge, qu'une détonation épouvantable éclata tout près d'eux. Au milieu des flammes qui le dévoraient, le store s'ouvrit comme le cratère d'un volcan ; une immense gerbe de feu s'élança dans les airs, emportant des objets de toutes sortes : poutres embrasées, ballots de marchandises. Le ciel parut s'illuminer jusque dans ses profondeurs, la terre trembla et l'on put croire que la ville entière allait périr dans cette catastrophe.

A cette terrible explosion succédèrent d'épaisses ténèbres. A la place de ces vastes magasins qui formaient tout à l'heure une masse de feu, il n'y avait plus qu'une fosse noire, quelques piliers arrachés et encore brûlants, un monceau de terre et de décombres d'où s'exhalait une fumée nauséabonde. Mais le péril n'était pas encore passé pour les tentes et les maisons de bois qui servaient de demeures aux habitants de B***. Ces mille débris, que le volcan venait d'emporter dans les nuages, retombaient de toutes parts avec une force épouvantable, renversant, tuant, écrasant ce qui se trouvait sur leur passage ; des cris douloureux, qui se faisaient entendre à une grande distance, témoignaient qu'aucune partie de la ville n'était hors de leur atteinte. Quand à Martigny et à Brissot, ils restèrent comme ensevelis dans leur asile par les poutres, les planches, les tonneaux, que l'explosion avait rejetés et qui continuaient de brûler au-dessus de leur tête.

XIII.

LA NOUVELLE.

Clara, depuis sa promenade à Walker-station, n'avait plus cette humeur noire, ce morne accablement d'autrefois. Elle était affectueuse pour sa mère ; elle avait perdu sa réserve désolante envers Denison ; elle se montrait sinon gaie, du moins calme et attentive devant les personnes de son intimité. Son amitié pour Rachel Owens semblait particulièrement s'être réveillée. Les deux jeunes filles ne se quittaient presque plus ; elles passaient ensemble des journées à travailler dans le petit salon du store de Dorling, tandis que Sémiramis, sous la surveillance de madame Brissot, servait les pratiques assez rares qui se présentaient. Clara semblait maintenant avoir pris goût à l'histoire naturelle, et elle manifestait une grande curiosité au sujet des ornithorynques et des opossums ; mais le point sur lequel elle ne se lassait pas de questionner miss Owens, et auquel elle la ramenait sans cesse, c'étaient les mœurs et les habitudes des chlamydères.

Elle-même, depuis la visite à Walker-station, s'était livrée à diverses expériences au sujet de ces oiseaux, expériences qui avaient un grand charme pour les deux amies. Clara avait découvert dans le magasin des chapelets de ces verroteries ou ras-

sades que l'on importe dans les colonies pour les échanger avec les peuplades sauvages. Ces rassades étaient d'une forme et d'une couleur qui devaient permettre de les reconnaître facilement, et Clara en avait déposé un nombre déterminé, soit sur la vérandah où le diamant avait disparu, soit dans le jardin où pénétraient seulement les personnes de la maison. Pendant plusieurs jours elles étaient demeurées à la même place, sans que le nombre en eût été diminué. Un matin, cependant, il en manqua deux parmi celles qui avaient été déposées dans le jardin, et, pendant le reste de la journée, une de celles qui se trouvaient sur le balcon disparut de même. Clara était au comble de la joie ; elle ne se trompait donc pas en attribuant aux chlamydères le vol du diamant ? Elle pouvait donc donner une direction positive à ses recherches pour retrouver le précieux objet perdu.

A partir de ce moment il ne se passa presque pas de jour qu'un de ces grains de verre ne fût enlevé, et les jeunes filles allaient vingt fois par heure dans le jardin, afin de compter et de recompter les grains qui restaient. Mais, en dépit de leur vigilance, elles n'avaient jamais pu prendre les ravisseurs sur le fait. Les oiseaux, rendus sans doute plus farouches par le voisinage des habitations, demeuraient invisibles, et c'était en vain que Clara et son amie les avaient guettés sans relâche. Parfois elles avaient entendu un faible cri dans les arbres environnants, quelque chose avait bougé dans le feuillage, puis tout était redevenu immobile et silencieux. Cependant ni l'une ni l'autre ne doutaient que les chlamydères ne fussent auteurs de ces larcins réitérés, et Clara, comme nous l'avons dit, tirait de cette certitude les plus grandes espérances pour l'avenir.

Occupée de ces expériences, en apparence si futiles, mademoiselle Brissot n'avait prêté qu'une attention distraite aux bruits sinistres qui commençaient alors à se répandre dans le Victoria au sujet des dissentiments survenus entre les mineurs et les marchands de B***. Du reste, ces bruits avaient cours depuis longtemps, et l'on avait annoncé bien souvent une collision qui n'avait jamais eu lieu. Aussi les gens sages du pays ne croyaient-ils plus guère à la possibilité d'un pareil événement.

Cependant, un jour, après le passage du courrier qui revenait des mines, des nouvelles effrayantes se propagèrent à Dorling-station. On disait que tout était à feu et à sang dans les placers, que le *chief commissioner* faisait demander du secours aux populations du voisinage, afin de réprimer les excès des chercheurs d'or en révolte. Une agitation extrême régnait parmi les habitants du bourg qui, pour la plupart, avaient des intérêts aux mines ; on causait dans les rues avec animation ; on se communiquait les lettres qu'on avait reçues ; la consternation et l'effroi étaient peints sur tous les visages.

Clara venait de constater dans le jardin la disparition de deux nouveaux grains de rassade et elle se réjouissait de sa découverte, quand des cris et des lamentations s'élevèrent du côté de la maison. Au même instant elle entendit sa mère l'appeler d'une voix altérée, elle s'empressa d'accourir.

Madame Brissot, tout en pleurs et encore vêtue de sa robe du matin, était dans le petit salon ; elle tenait à la main une lettre qui venait d'arriver et qui devait être la cause de sa douleur. La bonne grosse Sémiramis ne paraissait pas moins affligée, et ses larges joues noires étaient sillonnées de larmes.

Clara demeura terrifiée à ce spectacle inattendu.

—Bon Dieu ! chère maman, qu'y a-t-il donc ? ... s'écria-t-elle ; auriez-vous reçu de mauvaise nouvelles de mon père ?

—De mauvaises nouvelles ! oui, répliqua madame Brissot en serrant sa fille dans ses bras ; des nouvelles bien funestes ... Ah ! ma chère enfant, notre prospérité est passée, notre bonheur est fini ! ... Maudit pays ! repaire de scélérats, de pillards et d'assassins !

—Par pitié, maman, dit Clara qui pouvait à peine parler, apprenez-moi la vérité. Mon père ...

—Lui, volé, brûlé, égorgé, s'écria Sémiramis en se tordant les mains de désespoir ; tout pillé, tout perdu ... La sainte Vierge protéger nous.

—Serait-il possible ?reprit Clara en pâlisant ; mon cher père ?

—Tiens, lis sa lettre ! ... je n'aurais jamais la force de te répéter ces terribles choses.

—Il écrit, il est donc vivant ? s'écria Clara ; Dieu soit loué ! je peux maintenant tout apprendre.

—Il vit, grâce au ciel ! A quoi avais-tu donc pensé, petite ? Il se porte bien, quoiqu'il ait été en grand péril ; mais nous sommes ruinés !

Clara n'écoutait plus et parcourait avidement la lettre de Brissot.

Cette lettre avait été écrite le lendemain de la catastrophe. Le négociant annonçait en peu de mots à sa famille la révolte des mineurs et la destruction complète de son store. Il était sobre de détails sur les dangers qu'il avait courus, de peur sans doute de frapper trop vivement l'imagination de sa femme et de sa fille ; cependant il disait :

« J'ai été bien près de la mort la plus affreuse, la plus ignoble ; mais j'ai été sauvé par le vicomte de Martigny qui a été grièvement blessé en me défendant. Je ne pourrai jamais reconnaître dignement les services de ce noble et brave jeune homme. Moi-même ne vais-je pas devenir un objet de mépris et de pitié ? Le fruit de mes heureuses spéculations, est entièrement perdu et nous nous trouvons deux fois plus pauvres que le jour où nous avons abordé sur cette terre funeste. »

Brissot terminait en annonçant que Martigny et lui étaient pour le moment en lieu de sûreté dans le *camp*, sous la protection de la force publique, et que, selon toute apparence, l'insurrection serait complètement domptée quand cette lettre arriverait à Dorling.

Après avoir terminé sa lecture, Clara se laissa tomber sur un siège, en proie à une douleur muette, tandis que sa mère et la négresse continuaient de se répandre en bruyantes lamentations.

« Comprends-tu, ma Clara, ma chère enfant ? dit madame Brissot ; tous nos beaux rêves, les miens du moins, sont anéantis. Des marchandises, qui ont coûté cent mille dollars ont péri en quelques heures, et ces marchandises, rendues aux placers, en valaient le double. Nous ne nous relèverons jamais de ce désastre. Il nous faudra encore rester dans cet odieux pays où je me dessèche, où je vieillis à vue d'œil, où je ne peux manquer de mourir bientôt de chagrin et d'impatience ! »

Clara garda le silence ; mais elle se suspendit au cou de sa mère et la combla de caresses.

Madame Brissot, avec sa mobilité d'esprit ordinaire, reprit tout à coup :

« Eh bien ! Clara, que penses-tu maintenant de M. de Martigny ? Voilà deux fois qu'il sauve la vie à ton père et qu'il s'expose pour lui aux plus terribles dangers. Ah ! j'avais vu tout d'abord qu'il ne ressemblait en rien aux gens que l'on rencontre habituellement ici ; un secret pressentiment m'avertissait, lorsque je lui donnai une lettre de recommandation pour Brissot, que je n'aurais pas

lieu de m'en repentir. C'est une de ces natures généreuses comme on n'en trouve que dans notre chère et bien-aimée France ! »

Le souvenir de certaines insinuations du vicomte faisait que Clara écoutait avec regret l'éloge de Martigny sortant de la bouche de sa mère.

—Attendons, répondit-elle en baissant les yeux, que nous sachions d'une manière précise quel degré de reconnaissance nous devons à notre patriote. Mon père est sur ce point d'une réserve peut-être excessive. Mais vraiment, ajouta-t-elle d'un ton différent, rien n'a-t-il pu être sauvé dans le désastre ? Sommes-nous ruinés sans ressources ?

—Sans ressources, ma fille ; les marchandises du store de B*** et celle de Dorling sont dues à plusieurs maisons de Melbourne, et nous avons seulement soixante mille dollars déposés à la Banque, quand il nous en faudrait le double. Nous qui étions à la veille de devenir millionnaires, nous pouvons nous trouver réduits à l'aumône !

—Quoi ! maman, si dans un mois, par exemple, il se présentait à payer une créance de dix... douze mille dollars, mon père serait donc dans l'impuissance de l'acquitter ?

—Dix... douze mille dollars ! Et où les prendrions-nous ? Je te répète que nous sommes en arrière de plus de soixante mille dollars, et si l'on en exigeait le paiement immédiat, il n'y aurait plus que la faillite.

Clara se couvrit le visage de ses mains.

—Oh ! c'est un malheur, un grand malheur ! soupira-t-elle.

La pauvre enfant venait de songer que, le diable ne se retrouvant pas, elle serait entièrement à la merci du vicomte de Martigny.

Cette pensée la consternait autant que la ruine de sa famille, quand on entendit quelqu'un entrer dans le magasin ; Sémiramis courait au-devant de l'étranger, qu'elle supposait être un acheteur, mais elle s'arrêta en reconnaissant Richard Denison.

Le jeune magistrat était en costume de voyage. Il portait en bandoulière un fusil à deux coups et une paire de pistolets était passée dans sa ceinture. A travers les vitres, on entrevoyait, devant la porte du store, le vieux William à cheval et tenant par la bride la monture de son maître.

Richard s'approcha de la mère et de la fille ; il leur dit avec une sensibilité bien différente de son flegme ordinaire :

—Que Dieu vous assiste, mesdames ! Je viens d'apprendre le malheur qui vous frappe et avant de partir, j'ai voulu vous voir pour vous offrir l'expression de ma sympathie.

—Quoi ! vous partez ? demanda madame Brissot.

—Je vais aux mines où le chief-commissionner appelle tous les magistrats et tous les fidèles sujets de la reine, afin de prêter main-forte à l'autorité locale. Je conduis à B*** une vingtaine de volontaires et quelques constables que j'ai réunis à Dorling ; et comme toutes les populations des alentours ont reçu les mêmes ordres, nous pourrions sans doute maîtriser complètement la funeste rébellion qui vient d'éclater parmi les chercheurs d'or. Là-bas, je verrai M. Brissot et je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Mais ne me chargez-vous pas de quelque message pour lui ?

—Je voudrais lui écrire, dit madame Brissot en pleurant, mais, dans ce premier moment, je n'en ai ni la force, ni le courage. D'ailleurs, vous n'auriez pas le temps, je le vois, d'attendre ma lettre. Dites à mon mari, monsieur Denison, dans quelle affliction vous nous avez trouvés ; dites-lui que nous sommes brisées, anéanties.

—Et cependant, reprit Clara non moins émue.

n'oubliez pas, monsieur Richard, de lui dire combien nous remercions le ciel qui, au milieu de cette calamité, a préservé sa vie. Que deviendrions nous, si mon pauvre père... Heureusement, Dieu l'a sauvé et c'est un sujet de grande consolation pour nous, quoique notre ruine doive avoir de bien fatales conséquences!

Denison regardait ces dames en silence; enfin, il se rapprocha de Clara et lui dit timidement:

— Miss Brissot, il est un sujet sur lequel il m'est interdit depuis longtemps de vous entretenir; mais la gravité des circonstances me détermine à vous adresser une question, au risque de vous déplaire: L'événement de B*** ne serait-il pas de nature à changer vos fâcheuses dispositions à mon égard? Peut-être une autre personne qui était parvenue à surprendre votre affection et votre parole, sera-t-elle découragée par le revers de fortune qui vous frappe; et alors, je vous prierai de vous souvenir.

—Quoi! monsieur Denison, interrompit madame Brissot en souriant malgré ses larmes, pensez-vous encore à des projets qui, surtout maintenant, semblent inexécutables?

—Miss Clara est-elle aussi de cet avis? demanda Richard.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura la jeune fille avec accablement, l'abîme où je suis tombée est plus profond que jamais et je n'ai plus aucun espoir d'en sortir.

Denison fit un signe de douleur.

—Allons, Clara! reprit madame Brissot avec quelque aigreur, que signifient ces mystères? Est-ce le moment de songer à des enfantillages peut-être, quand le malheur s'acharne après nous?

—Des enfantillages, ma mère? Ah! si vous saviez....

—De grâce, madame, dit Richard tristement, ne tourmentez pas miss Clara à cause de moi. Je dois respecter ses secrets, attendre avec patience qu'il lui plaise de me témoigner quelque confiance. Mais, pardon! les volontaires sont sans doute déjà en marche et il ne m'est pas permis de retarder mon départ davantage.

En effet on entendait un grand piétinement de chevaux à quelque distance de la maison, et William tournait fréquemment les yeux du côté de son maître, avec impatience.

—Adieu, mesdames! adieu, miss Clara, reprit Denison avec cordialité; je verrai M. Brissot aux placers et il saura qu'il peut disposer de ma fortune et de ma vie! Quant à vous, si vous aviez besoin de quelques secours en mon absence, adressez-vous, sans hésiter, au shérif à qui je vous ai recommandées expressément et qui m'a promis de veiller avec un soin particulier à votre sûreté.

Il serra la main aux dames, selon l'usage anglais; au moment de franchir le seuil de la porte, il dit encore à Clara d'une voix étouffée:

—Permettez-moi d'espérer, miss Brissot, qu'à mon retour, qui sera prochain, sans doute, je vous trouverai moins triste et plus favorable à mes vœux.

Clara voulait répondre, mais il n'attendit pas et sortit précipitamment.

Les dames regagnèrent le petit salon où elles se tenaient d'habitude.

—J'ignore, Clara, reprit madame Brissot avec sévérité, pourquoi tu t'obstines à repousser la proposition si honorable pour nous, que M. Denison vient de renouveler tout à l'heure avec tant de délicatesse! M. Denison est la première autorité du pays, il est le parti le plus convenable qui puisse se présenter pour toi, surtout dans les circonstances actuelles. Je ne céderai plus à des caprices ridi-

cules et certainement ton père m'approuvera. J'exige donc que tu te décides à épouser M. Richard Denison ou que tu me donnes sur-le-champ tes motifs pour renoncer à ce jeune homme qui autrefois, je le sais, était loin de te déplaire.

Les angoisses de Clara se réveillèrent.

—Chère maman, je vous en conjure, ne me pressez pas à ce sujet, répliqua-t-elle; s'il faut le dire, ce secret est de nature à augmenter vos chagrins, et n'avez-vous donc pas assez appris de funestes nouvelles depuis quelques heures?

—Une funeste nouvelle... un secret alarmant! répéta madame Brissot; n'importe! je veux savoir enfin la vérité. Parle, je suis prête à tout.

—Pas en ce moment, chère maman, je vous en supplie, dit Clara dans un trouble inexprimable; je n'aurais pas la force de l'entendre, ayez pitié de moi, ayez pitié de vous-même!

Elle joignait les mains et paraissait si malheureuse, que sa mère en fut touchée.

—Mon Dieu! dit madame Brissot avec une sorte de terreur, de quel malheur sommes-nous encore menacées? Eh bien! calme-toi, mon enfant; je t'accorderai quelques heures de répit; mais ce soir, je serai inexorable.

—Ce soir, ma mère?

—Oui, car aucune réalité ne pourrait égaler l'anxiété mortelle que me causent tes paroles énigmatiques; aussi, je le jure, je n'attendrai pas davantage, dussé-je mourir en apprenant ce que tu m'as caché jusqu'ici.

Et elle s'enfuit dans sa chambre, comme si elle eût craint de se laisser attendre par de nouvelles instances de sa fille.

Demeurée seule, la pauvre Clara tomba dans une morne rêverie; elle redoutait plus que la mort l'obligation où elle se trouvait de révéler à sa mère l'histoire du diamant de Martigny; il lui semblait, dans sa candeur, qu'elle avait encouru de graves reproches, mais comment se refuser à la demande si légitime de madame Brissot? En vain, elle y songeait; son imagination ne lui suggérait aucun prétexte, aucun subterfuge pour échapper à cette nécessité.

Une partie de la matinée s'écoula; les angoisses de Clara allaient toujours croissant. Son amie Rachel Owens vint la distraire un peu de ses sombres pensées. Rachel, ayant appris le désastre de B..., avait voulu offrir aux dames Brissot son compliment de condoléance; et comme son père était parti pour remplir ses fonctions d'arpenteur à quelque distance de Dorling, elle annonça l'intention de passer au store le reste de la journée, comme cela lui arrivait quelquefois pendant les absences forcées de M. Owens.

Clara, malgré ses préoccupations, accueillit sa compagne avec amitié, et bientôt elles se rendirent dans le petit jardin où elles travaillaient souvent à l'ombre des arbres pendant la chaleur du jour. Clara était en train d'énumérer distraitemment à miss Owens les fausses perles et les verroteries enlevées récemment par les invisibles chlamydères, quand on entendit la voix de Sémiramis du côté de la maison. La négresse venait d'introduire dans le jardin un Australien revêtu de ses peaux d'opossum, et, après lui avoir indiqué Clara, elle rentra dans le store. Cet Australien, qui se mit à courir en dansant vers les jeunes demoiselles, était notre ancienne connaissance Tête-de-Crin.

Quand il fut près d'elles, le sauvage s'écria en employant tout ce qu'il savait d'anglais:

—Ah! Clara, beaucoup, beaucoup cowris... beaucoup herceaux... beaucoup, Clara!

(A CONTINUER.)

LE TRÉSOR DE L'ÉMIGRÉ.

(Suite et Fin.)



—EST, dit Claude, la femme à Jérôme Brideau ; nous sommes d'anciennes connaissances ; je n'ai qu'à lui toucher deux mots, et tu entreras ici comme si la baraque t'appartenait.

La promesse de Claude se réalisa de point en point ; et soit que Madeleine ne voulût pas desobliger un ami, soit que la mine du prétendu colporteur lui inspirât de la confiance, elle introduisit Alexis dans l'enceinte du domaine.

—Et toi, dit-elle à Claude, est-ce que tu n'entres pas ? — Non, ma vieille ; il faut que je retourne à la ville pour être demain matin de bonne heure à la besogne. J'ai fait un peu la conduite à ce brave garçon ; maintenant il n'a plus besoin de moi.

Alexis remercia Claude et suivit Madeleine.

Tout en répondant aux nombreuses questions que Madeleine lui adressait, Alexis promenait avec avidité ses regards sur les objets qui l'entouraient. Ça et là se dessinaient de beaux massifs au pied desquels s'étendaient d'épais tapis de verdure ; parfois, au centre d'un bosquet, apparaissait, comme une blanche vision, une statue de marbre, image d'un temps où une noblesse éprise de l'amour du beau, savait unir les ressources de l'art aux merveilles de la nature, et rechercher, même au séjour des champs, les jouissances délicates de l'intelligence. La pensée du chevalier se portait alternativement sur le marquis et sur ses filles. Ici, le vieillard était venu méditer ; là Blanche et Mathilde avaient effleuré l'herbe ou formé des bouquets. Il semblait à Alexis que l'âme de cette intéressante famille habitât ces lieux voués maintenant au silence. Le jeune homme avait peine à ne pas foudroyer d'un regard de dédain la grossière paysanne qui était devenue en quelque sorte la châtelaine de Livry. Au moment où il gravissait le premier degré du perron, il aperçut au seuil du vestibul un homme vêtu d'un costume mi-partie rustique et militaire, ayant la tête coiffée d'un bonnet phrygien. Cet homme dit brusquement à Madeleine : — Qu'est-ce que c'est que ça ? pourquoi as-tu ouvert ?

— Sois tranquille, Jérôme, répondit-elle sans s'émouvoir, c'est un colporteur fatigué qui demande à coucher pour cette nuit. — A coucher ?... impossible ! — Attends donc... il est venu avec Claude Pingret qui est son ami... — Ah ! c'est différent, Claude a les sentiments d'un chaud patriote ; il ne recommanderait pas un monarchique. Citoyen, tu peux entrer. — Ma foi, dit Alexis, je te suis obligé, citoyen Jérôme ; car mon sac commence à me peser... — C'est qu'il a l'air d'être bien garni, dit triplement Madeleine. — Je vous ferai voir mes

marchandises, madame Brideau. — Comment ? madame !... répondit Jérôme. Pour un républicain, tu es cérémonieux. — C'est que je respecte le sexe, moi... — Eh bien ! dit Madeleine, il est honnête ; ça me plaît. Voyons, ne restons pas au frais. Avez-vous faim, citoyen ? — Merci. J'ai largement diné à Granville avec Claude et d'autres braves garçons. — C'est drôle, dit tout bas Jérôme à sa femme, un colporteur qui n'a pas d'appétit. — Imbécile, répondit-elle sur le même ton, tout te semble louche. — C'est égal, reprit Alexis, je trinquerai avec vous. — A la bonne heure ! s'écria l'ancien soldat.

Les trois interlocuteurs pénétrèrent au rez-de-chaussée, dans un appartement qui avait été d'une élégance exquise. Les portes étaient à deux battants et surmontées de peintures mythologiques encadrées dans la boiserie ; rien de plus coquet, de plus gracieux que ces trumeaux dus sans doute au pinceau d'un artiste en renom. Les pendules, vases, candélabres, avaient été pillés ; mais les principaux meubles, les canapés, les fauteuils, les consoles aux pieds contournés et dorés étaient encore à leur place. Alexis se sentit plein d'indignation en voyant ces débris somptueux profanés par les rustres qui gardaient le château. Le souper de l'invalidé était posé sur une magnifique table en bois de citronnier ; son tabac, sa pipe, son mouchoir, son bonnet grasseyeux s'épalaient sur l'oreiller d'une bergère couverte de satin bleu de ciel : Madeleine avait pour escabeau un tabouret de tapisserie qu'avait peut-être brodé la main de Blanche... Enfin, un chien caniche, à la laine noire et chargée de boue sèche, était couché nonchalamment sur un sofa en beau velours d'Utrecht.

— Est-ce que vous habitez seuls ce vaste château ? demanda le chevalier en posant son sac sur un guéridon. — Tout seuls, dit Madeleine. — Alors, vous devez bien vous ennuyer. — Ça, c'est vrai, reprit-elle ; il y a là-dedans du logement, faut voir... Ces aristocrates, ils n'avaient jamais assez de chambres. — Et des meubles donc ! ajouta Alexis avec une expression de mépris. Pourquoi faire tous ces fauteuils ? — Tu as raison, citoyen ; mais on est à son aise là-dedans. — On s'y amollit, dit Jérôme... Si la commune n'avait pas confié cette ancienne demeure de la tyrannie à mon civisme et à mon courage, je n'aurais jamais voulu y rester seulement cinq minutes. — Mais vous n'y serez bientôt plus. — Heureusement ; car l'inquiétude me dessèche... Je crains toujours que les aristocrates ne reviennent... — Citoyen Brideau, dit Alexis en riant, tu as tort de te troubler la tête... les aristocrates ne reviendront pas de sitôt. — Laisse donc ! De temps à autre on en arrête qui rôdent sous des déguisements. — Ceux-là sont des niais de venir se jeter d'eux-mêmes dans le feu. Qu'est-ce qu'ils peuvent espérer ? — Rien. Mais il y en a qui ont l'infamie de chercher à revoir leurs ci-devant propriétés. — Les misérables ! Comment, citoyen Brideau, ces ex-nobles veulent revoir les lieux où ils ont été élevés, où ils ont vécu !... Quelle audace ! — Heureusement le peuple est vigilant. Aussitôt pris... — J'entends, aussitôt jugés. — Et exécutés. — Ne doit-on pas bientôt vendre cet ex-château ? — Oui, et le convertir en matériaux.

Et y a-t-il beaucoup d'acquéreurs sur les rangs ?— Deux ou trois... Celui qui achètera probablement le domaine est Laurent Bernard, ancien métayer du soi-disant marquis de Livry.—Laurent Bernard est donc bien riche !—Est ce que je sais, moi ?... En tout cas, Laurent Bernard est l'un des juges du tribunal révolutionnaire à Granville, et la France n'a pas un plus chaud patriote.—A propos de patriotes, il faut, mes amis, que je vous montre les portraits de deux citoyens dont vous avez dû entendre souvent parler : Marat et Robespierre.

Les traits de Jérôme Brideau s'illuminèrent de joie, à la vue de ces gravures grossièrement faites et encadrées dans quatre compartiment de bois noir.—Citoyen, dit Alexis, si tu veux orner ta chambre de ces dessins, ils sont à toi.—Merci ! s'écria Jérôme... Je ne les donnerais pas pour leur pesant d'or.—Et vous, citoyenne, si ce mouchoir de cou peut vous plaire...—Je crois bien qu'il me plaît !—Le voici. Vous m'accordez l'hospitalité... ce n'est qu'un échange entre nous. Maintenant que vous avez fini de souper, je vous prierai de m'indiquer ma chambre.—Je vais t'y conduire, dit Jérôme.

Et, prenant un flambeau, il passa devant le chevalier.

Ils montèrent au premier étage et traversèrent une longue file de pièces plus magnifiques encore que celle du rez-de-chaussée. Le salon s'offrit aux regards d'Alexis... On l'avait presque entièrement démeublé, mais la cheminée, avec ses cariatides, était restée intacte, et sans doute le trésor tant souhaité reposait dans la cachette inconnue.

Quand Jérôme Brideau fut de retour auprès de sa femme, il témoigna certains soupçons à l'égard de l'étranger, soupçons que Madeleine se hâta de combattre.

—Tiens, disait l'invalidé, tu es trop confiante. Ce colporteur-là ne m'a pas l'air d'un véritable enfant du peuple : il ne buvait que du bout des dents, ne jurait pas, et enfin, il donne sa marchandise aussi volontiers qu'un autre la vendrait.—Bah ! dit Madeleine, tu as un caractère de géolier. Rien ne te paraît naturel. Le grand crime, parce que ce brave garçon aime à faire des cadeaux !—J'étais sûr que tu le défendrais... Eh bien ! tu n'as pas remarqué une chose : c'est qu'il a les mains blanches comme une demoiselle.—Faut-il pas les avoir noires comme une taupe !... Est-ce qu'un colporteur travaille à la terre pour être bruni ? Va ! mon homme, tu as tort de te méfier de ce voyageur... Je parie qu'il ronfle déjà sur l'oreille.—Je n'en répondrais pas.—Il y a un moyen de nous en assurer. Montons sans bruit, avec nos chaussons seulement : nous n'avons pas besoin de lumière... Si nous n'entendons pas le colporteur aller et venir, ce sera une preuve qu'il ne songe pas à mal.—L'idée est bonne ; mais quand nous serons là-haut, tu ne parleras point ?—Je te le promets.

Jérôme et Madeleine gravirent à pas de loup les marches de l'escalier. Ils entrèrent dans l'appartement d'honneur au bout duquel était la chambre qu'occupait le chevalier. Plus d'une heure se passa pour eux à attendre. Le silence du château n'était troublé que par le vent dont les sifflements aigus se répercutaient de corridor en corridor. Jérôme, las de monter ainsi la garde dans un angle obscur, dit tout bas à sa femme :—Je crois maintenant que tu avais raison. Le colporteur se tient bien tranquille, rentrons chez nous.

Il était près de minuit quand le chevalier ouvrit sa porte pour commencer son expédition. D'abord il fit quelques pas en avant, sans lumière et écouta attentivement, retenant sa respiration, afin de

mieux recueillir le moindre bruit. Rassuré sur le danger d'une surprise, il revint et s'arma d'une petite lampe sourde dont il s'était muni d'avance, lorsqu'il avait combiné son plan de campagne. Il tenait cette lampe de manière à n'être point aperçu à dix pas. Il avait eu soin d'ôter sa chaussure, et il marchait avec tant de précautions qu'il ne faisait pas même crier le parquet sous le poids de son corps. Enfin il arriva au salon et alla tout droit à la cheminée. Un moment il se recueillit et invoqua Dieu, puis il regarda autour de lui, et ne voyant personne, chercha le ressort mystérieux.

Il l'a touché... il le presse d'un doigt impatient. Le panneau s'ouvre. Alexis plonge la main dans l'armoire... elle était vide !...

Accablé de douleur, épuisé par l'émotion, le chevalier faillit tomber à la renverse... Ses espérances étaient détruites, ses soins perdus. Adieu le bonheur de restituer à Blanche, à Mathilde, au marquis l'indépendance et le repos ! Adieu encore une autre pensée, une autre chimère qu'il avait caressée souvent sans l'avouer tout haut... Rien ! rien ! Quelqu'un avait donc découvert le secret ? Peut-être ce misérable gardien, ce Jérôme était-il possesseur du trésor... A cette idée, le chevalier se sentait plein d'indignation. Mais que lui était-il permis de faire ? Pouvait-il aller réclamer de cet homme une somme qu'il n'avait peut-être pas, et reconnaître l'hospitalité par une scène violente qui le conduirait lui-même à sa perte ! Non, le seul parti qu'il eût à prendre, c'était de rentrer doucement dans sa chambre et de regagner le lendemain le rivage de la mer.

Au moment où il sortait du salon, il crut entendre un bruit de voix et s'arrêta... Mais le bruit ne s'étant pas renouvelé, Alexis rassuré continua sa marche... Cinq minutes après, il se jetait tout habillé sur son lit pour y trouver, non le sommeil, mais un peu de repos. Cette journée avait été si fatigante, qu'insensiblement le chevalier s'endormit au sein même de ses tristes méditations. Six heures du matin sonnaient quand il s'éveilla. Saisi d'une vague inquiétude, il se hâta de réparer le désordre de ses vêtements, et lorsqu'il fut entièrement prêt à partir, il ouvrit la porte de sa chambre. Aussitôt dix à douze hommes bien armés sautèrent sur lui et le saisirent au collet, tandis qu'un pareil nombre accourait en criant :—Le voilà, l'aristocrate ! C'est un brigand déguisé !

Sans vouloir opposer une résistance inutile et d'ailleurs indigne de lui, le chevalier chercha des yeux Jérôme Brideau :—Misérable ! lui cria-t-il, c'est ainsi que tu donnes l'hospitalité... Il n'y a pas ici d'autre brigand que toi, car tu as fait une caverne de ce noble château.

—Prends garde ! dit Jérôme, tu insultes un bon citoyen...

—Mort à l'aristocrate ! hurla la foule qui se grossissait sans cesse de paysans des environs.

—Où faut-il le conduire ? demanda l'un de ces hommes à Jérôme Brideau.

Celui-ci répondit :—Tout droit à Granville, devant le tribunal révolutionnaire !...

V.

Dans une salle oblongue, garnie de bancs de bois, une populace tumultueuse se pressait en poussant des rumeurs confuses. L'horrible expression de la plupart des figures n'avait d'égal que le cynisme des propos. Les principaux meneurs portaient avec orgueil le bonnet rouge ; leurs femmes, dignes d'être mises sur le rang de ces mégères qu'on appelait à Paris " les furies de la guillotine, " se décha-

naient contre l'accusé qui allait paraître devant le tribunal. D'autres habitants de la ville, plus compatissants, mais timides, éprouvaient au fond du cœur pour cet infortuné une pitié qu'ils n'osaient témoigner. Les mauvaises passions dominaient la foule de toute l'énergie du vice : c'est qu'aux époques de bouleversements il faut du courage pour être vertueux.

Le mystère qui entourait le prisonnier formait le sujet des conversations. Chacun prétendait l'avoir aperçu et en même temps avoir soupçonné en lui un traître vendu à l'étranger. On allait plus loin : Probablement, disait on, ce misérable précédait une escadre anglaise ; il était venu lever des plans, sonder les dispositions des esprits... Ce ne pouvait être qu'un espion.... Et plus la foule s'abandonnait aux conjectures, plus son irritation allait s'accroissant. On entendait se croiser ces paroles prononcées par des voix rauques et avinées.

—Eh bien ! voisine, avais-je tort de te répéter hier que les agents de Pitt et Cobourg nous menaçaient de tous côtés ? C'est l'Angleterre qui nous les envoie, c'est la mer qui nous les apporte.—On n'est peut-être pas certain du crime de l'accusé...

—Est-ce que par hasard tu voudrais le défendre ? Est-ce que tu serais une modérée ?—Moi ! ne me fais pas l'affront de croire cela... Seulement je disais qu'il est bon de mieux connaître cette affaire.—C'est tout connu. Tu verras si l'espion n'est pas condamné.

Dans un autre groupe, des pêcheurs et des ouvriers ne s'agitaient pas moins.—Oh ! s'écriait l'un des premiers, c'est un renard qui a plus d'une ruse dans son sac. Figurez-vous qu'il a de lui-même abordé Claude et Jacques sur le rivage, et que les trompant par son air de franchise, il en a tiré les notions dont il avait besoin. Tenez, v'là Claude qui va vous raconter la chose.

—Oui, me v'là, répéta ce dernier que de fréquentes libations paraissaient avoir surexcité, et je suis prêt à déposer devant le tribunal contre ce gueux qui a voulu me corrompre avec son tabac et sa goutte... Il a failli me compromettre, ce scélérat... Heureusement mon civisme est à l'épreuve de tout soupçon.

—N'aie pas peur, dirent ses amis et camarades... Claude Pingret et Jacques, c'est apprécié pour les sentiments... suffit.

En ce moment, le silence succéda aux rumeurs de la foule. Les membres du tribunal entraient gravement, un à un, dans la salle, et l'accusé fut installé à son banc.

—Qui es-tu ? demanda le président au chevalier ; comment te nommes-tu ?

Alexis n'éprouva pas d'hésitation ; l'idée de continuer son rôle de colporteur ne lui vint pas à l'esprit. Les subterfuges, les déguisements étaient tous quand il s'agissait de lutter d'adresse, de reconquérir, comme une autre toison d'or, le trésor du marquis ; mais à présent que sa propre vie était en jeu et que l'entreprise était avortée, le chevalier n'avait plus rien à ménager. Il était vis-à-vis de ses juges, parce qu'il ne craignait pas la mort ; peu lui importaient les maux passagers de la terre, puisqu'au dessus de la terre il voyait le ciel, et après la vie l'éternité ?

—Je suis, répondit-il un émigré ; je me nomme le chevalier Alexis de Melcieu.

—Ecris, dit le président au greffier, le ci-devant Melcieu.

—Ecrivez mon nom comme il vous plaira, reprit le chevalier. Il n'est pas plus facile aux républicains de m'enlever mon titre que de s'en donner à eux-mêmes.

—Tu fais l'arrogant, dit un juge ; cette attitude pourrait bien te coûter cher.

—Vos menaces ne m'effraient pas.... D'ailleurs, je sais d'avance que vos arrêts ne varient guère... Demain, je ne serai plus, vous aurez rougi vos mains dans mon sang.

—Trêve aux bravades, reprit le président, et réponds catégoriquement à mes questions. Depuis quand es-tu dans le pays ?—Depuis hier.—Par quelle voie y es-tu arrivé ?—C'est ce que je ne puis vous apprendre...—Les Anglais t'auront sans doute débarqué ?

Alexis garda le silence.

—Et sans doute aussi tu es leur agent ? Ils t'ont payé pour trahir ton pays?...—Jamais ! s'écria le chevalier en s'agitant avec l'énergie de l'indignation... Mon pays m'a repoussé, je vais y trouver la mort ; mais je lui ai gardé mon amour, ma fidélité... —La fidélité d'un émigré !

L'auditoire témoigna par ses rumeurs qu'il s'associait à la pensée qui avait dicté l'apostrophe du président.

—Il faut, dit froidement Alexis, que l'honneur et la bonne foi soient partis de France avec les émigrés, car ces vertus n'existent plus sur le sol où elles s'étaient acclimatées. J'aperçois ici bien des serviteurs qui ont trahi leurs maîtres, bien des Judas qui ont vendu leur Dieu.

—Silence ! cria le président d'une voix tonnante. —Je ne t'ai pas nommé, continua le chevalier : pourquoi cette émotion ? Ne serais-tu pas Laurent Bernard, *ci-devant* métayer du marquis de Livry ?

Les joues du président se couvrirent d'une pâleur livide, un feu sombre éclaira ses yeux enfoncés dans leur orbite, ses lèvres se serrèrent fortement. Alexis le fascinait d'un regard fixe et accusateur. Les rôles étaient changés. Reprenant enfin son empire sur lui-même, cet homme dit avec un accent de colère concentrée :—Peu t'importe mon nom... Il n'y a ici ni Laurent Bernard, ni métayer ; il n'y a qu'un juge chargé de t'entendre et de prononcer une sentence.

—Je ne te reconnais pas pour mon juge, car je représente en ces lieux le marquis de Livry, auguste et malheureux vieillard qui fut ton maître, ton maître ! entends-tu ? Et depuis quand le maître s'humilie-t-il devant la sentence du valet ?—Misérable !...—Garde tes qualifications pour toi. Le marquis ne pouvait plus t'être utile, tu t'es fait son ennemi, et cette foule qui m'entoure, cette foule que M. de Livry a comblée de bienfaits, ne l'a payé qu'en ingratitude, en malédictions.

Cette fière provocation qui s'adressait à l'auditoire, loin de le toucher, n'eut d'autre effet que d'exciter sa fureur. L'ingratitude n'aime pas à être démasquée ; il n'est pas de vice plus hypocrite.

—Tu t'es présenté au château de l'ex-marquis, tu as demandé à y passer la nuit... Que venais-tu y chercher ?—Une cassette pleine d'or et de bijoux précieuse laissée par M. de Livry dans une armoire secrète—Ah ! tu cherchais à commettre un vol ?—Un vol ?... moi ! Mais j'ai tort de m'indigner. Ceux qui ont confisqué à leur profit le château et les terres du marquis, ceux-là seuls ont commis un acte infâme.... Ils ont dépouillé un vieillard, un absent, un proscrit.... J'étais chargé par M. de Livry de ressaisir, au péril de ma vie, le trésor qu'il enfouit la veille de son départ.... D'autres m'ont devancé, car je n'ai rien trouvé.

—Ta cupidité a reçu son juste châtiment, dit le président avec amertume.... Ah ! tu voulais faire tort à la patrie ! Eh bien, tu reconnaîtras à tes dépens qu'on ne peut pas impunément braver la loi et se jouer de la vertu.—Condamne-moi, valet in-

fidèle, mais du moins épargne-moi tes maximes de morale. — N'as-tu rien à ajouter pour ta défense ? — Rien....

—Qu'on introduise les témoins.

On vit paraître Claude Pingret et Jacques, les deux racheurs de sable, l'hôtesse Fallioux et Jérôme Brideau avec sa femme.

Leurs dépositions ne varièrent que sur très peu de points. Ils étaient unanimes pour dire que l'accusé leur avait semblé avoir la tournure d'un aristocrate ; mais en même temps il avait l'air *si bon enfant*, que tout le monde s'y fût laissé prendre.

—Ça, c'est vrai, dit Madeleine.... Il riait, causait avec une gaieté, un sans-*façon*.... On aurait juré qu'il n'avait jamais fait que porter la balle. C'est-il trompeur, ces ci-devant !

—Tais-toi, dit brusquement Jérôme Brideau ; moi, je n'y ai pas été trompé.... j'ai promptement reconnu le loup sous la peau du mouton. Les manières de cet individu avaient quelque chose de louche... Ça ne m'a pas échappé, car j'ai l'œil perpicace. Je me suis embusqué en sentinelle.... et j'ai aperçu la manœuvre de l'ennemi.

—Jérôme, dit solennellement Laurent Bernard, tu as bien mérité de la patrie ; elle te félicite par ma voix....

—Merci, président. Vive la république !

Le chevalier contemplait, en souriant, les oscillations fougueuses de cet océan d'hommes. On eût cru qu'il était étranger à la scène qui se passait sous ses yeux. C'est que par son courage à tout épreuve et son sang-froid, Alexis était de la race de ces braves gentilhommes qui à Fontenoy saluèrent l'ennemi en l'invitant à tirer le premier. Plus il était calme, plus il excitait l'indignation, la foule eût voulu le déchirer, lui donner mille morts pour celle qu'il attendait avec tant d'impassibilité. Comme il l'avait prévu, la sentence des juges le condamna à la peine capitale. C'était le lendemain à midi que l'arrêt devait être exécuté. Quand on emmena le chevalier, les assistants se précipitèrent en avant afin de lire quelque émotion sur ses traits. Il les devina, et, tournant la tête, leur montra son visage empreint de sérénité. Des hurlements le poursuivirent ; mais aussi, parmi les spectateurs, bon nombre se sentirent pénétrés d'une admiration involontaire pour cette grandeur d'âme, et formèrent tout bas des vœux en faveur du chevalier.

Celui-ci avait été ramené en prison. Dès qu'il se vit seul, il s'abandonna aux pénibles réflexions qui surgissaient dans son esprit. Maintenant la foule n'était plus là, ardente à observer ses gestes, à étudier sa physionomie ; il était seul... face à face avec la mort,—cette mort impitoyable qui s'empare des êtres les plus beaux, les plus illustres, infatigable chasseresse qui poursuit sans cesse une proie nouvelle et manque rarement de l'atteindre. Si Alexis eût été conduit du tribunal à la place publique, du banc d'accusé à l'échafaud, son exaltation l'eût soutenu et élevé au-dessus de l'humanité. Mais retomber au sein d'un noir et humide cachot, dans ce carré de pierres et sur cette couche de paille ; songer aux objets de ses affections, et savoir qu'on ne les verra plus ; jeter un regard dans l'avenir, et se dire que tout cet avenir se compose de vingt-quatre heures, et que tant de doux liens, rêves, projets, amour, vont être tranchés d'un seul coup de hache !

La nuit vint et procura un peu de repos à Alexis. Vers onze heures il s'éveilla, et s'agenouillant se mit à prier avec ferveur. Tandis qu'il était absorbé dans sa méditation, la porte de son cachot s'ouvrit doucement. Un homme parut sur le seuil. Le che-

valier leva les yeux et reconnut Laurent Bernard. Celui-ci, comprenant bien l'étonnement que sa présence inspirait au prisonnier, lui dit à demi-voix :

—Ne craignez rien.—Qu'ai-je à craindre?... Vous m'avez condamné à mort.—Il l'a fallu... Mais je viens vous sauver.—Vous!—Oui, moi, que vous avez cru votre ennemi.—Je ne voudrais pas vous devoir mon salut.—Malheureux chevalier, rien ne vous attache donc à la vie?—J'avoue que j'y renonce à regret... mais j'aime mieux la perdre que de la racheter par une bassesse.—Oh ! je vous en conjure, fiez-vous à moi... Si vous connaissiez l'importance des révélations que j'ai à vous faire?—Mais qui me garantit votre loyauté quand je sais que vous avez abandonné le plus noble, le plus vertueux des hommes, votre bienfaiteur!—Mes remords vous répondent de ma bonne-foi. Venez, nul ne s'apercevra de votre fuite. Les geôliers, grâce à mes soins, sont plongés dans l'ivresse... Voici une clé de la prison.—Jurez-vous que vous ne m'avez pas préparé d'embûche!—Je le jure... au nom de M. le marquis de Livry, mon ancien maître !

VI

Laurent Bernard marchait à grands pas sans prononcer une seule parole ; le chevalier le suivait docilement à travers les rues désertes, en admirant tout bas les dessins de la Providence, qui avait suscité un terroriste forcené pour sauver un royaliste. Toute la ville semblait profondément endormie : la lune projetait ses rayons qui, se brisant sur l'arête des toits, venaient retomber sur le pavé.

L'ancien métayer choisissait de préférence les ruelles étroites où régnait l'obscurité. De temps à autre retentissait l'abolement de quelques chiens de garde, réveillés par le bruit des pas de ces deux hommes. Enfin la maison de Laurent Bernard se dessina non loin du port. C'était une de ces constructions que le moyen-âge a léguées à l'époque moderne, mi-partie bois et pierres ; les étages supérieurs, soutenus par d'énormes poutres en saillie, surplombaient sur le rez-de-chaussée ; à peine trois ou quatre ouvertures percées en meurtrières et garnies de forts barreaux, laissaient-elles passer une lumière avare ; la porte était cintrée et basse ; de l'extrémité du toit, des tarasques, guivres et autres monstres grossièrement sculptés paraissaient vouloir s'élançer sur le visiteur qui aurait l'imprudence de chercher à pénétrer dans cette sombre demeure. Laurent Bernard mit une clé dans la serrure ; la porte s'ouvrit avec une sorte de grondement sinistre. Attiré par le métayer, Alexis s'avança lentement, à tâtons, le long d'une allée noire et humide ; sa main rencontra une corde à puits tendue contre les parois de l'escalier.—Montez, lui dit son guide. Quand ils furent arrivés au premier étage, Laurent Bernard tira d'une petite niche pratiquée dans l'épaisseur du mur un briquet d'où il eut bientôt fait jaillir du feu. Alors Alexis aperçut l'intérieur de cette maison bizarre ; il eût pu croire qu'il avait seulement changé de prison, tant ce réduit avait une apparence misérable ; mais après avoir traversé un appartement délabré, sans papier et presque sans meubles, le métayer souleva un rideau d'alcôve derrière lequel se trouvait une porte habilement masquée. Cette porte en s'ouvrant laissa voir une pièce spacieuse et ornée de tableaux, de tapis, de vases précieux qui avaient sans doute été enlevés de quel-
que château.

—Entrez ici, monsieur le chevalier, dit Laurent Bernard, vous êtes le premier à qui j'ai révélé ma

demeure secrète ; moi-même j'y pénètre rarement. Autrefois j'avais une femme qui l'habitait... Pour elle j'avais réuni ces objets de luxe qui flattaient ses regards ; mais Marie-Justine n'est plus..... Qu'ai-je besoin de tout ceci ?

—Quoi ! Laurent Bernard, vous qui condamnez à mort avec tant d'inflexibilité de pauvres émigrés, vous pouvez comprendre les douces et tendres affections.

—Cela vous étonne, monsieur ! Sachez qu'il y a deux hommes en moi : celui qui vous est apparu sur le siège du tribunal, et celui qui en ce moment s'humilie devant vous. J'en conviens, je fus d'abord fasciné, étourdi, entraîné par le grand mot : Révolution. Je croyais à la liberté, l'âge de l'égalité absolue me semblait arrivé... C'était une erreur ; mais est-on coupable de se tromper ?... La déception ne tarda point à me désabuser : alors ce ne fut plus l'enthousiasme qui m'emporta, ce fut la peur. J'étais riche, et mes biens pouvaient me rendre suspect ; j'avais une femme chérie, deux enfants, et le moindre soupçon formé contre mon patriotisme m'eût enlevé à leur amour. Je m'associai donc aux crimes de mon époque, j'acceptai des fonctions terribles, et pour n'être pas tué moi-même, je tuai chaque jour par le glaive de la loi.... Vous frémissez, monsieur le chevalier ; vous avez horreur du bourreau de la République. Ah ! daignez m'écouter encore, peut-être votre mépris se changera-t-il en pitié. J'avais voulu conserver le fruit de mes économies : il fallut que je fisse à la commune l'abandon d'une partie de ce que je possédais ; j'avais voulu vivre pour ma femme et mes enfants ; dans l'espace d'un an ils me furent enlevés.... Ma fille d'abord, ma jolie petite Jenny, ferma les yeux et nous quitta !.... Quelques mois après, mon fils Joseph, l'un des plus habiles marins du port, était ramené sur le rivage par les flots de la mer.... et la mer ne me rendait qu'un cadavre !... La douleur fit descendre au tombeau Marie-Justine, douce compagne de ma vie.... O mon Dieu ! trois coups si terribles en une seule année, quel châtement ! Combien j'ai expié mes fautes !

Ici les sanglots étouffèrent la voix de Laurent Bernard. Quand il se fut un peu remis de son émotion, il continua :—Oui, le ciel m'a puni ; il m'a condamné à errer seul dans ma demeure déserte. Les causes pour lesquelles je m'étais voué au crime n'existaient plus, et cependant il fallait que je suivisse le cours de mes sanglantes proscriptions ; parce que j'avais frappé, je devais frapper encore, et toutes les fois que je montais les degrés du tribunal, je me disais que Dieu m'avait justement réprouvé, à cause du passé et de l'avenir. Du reste, avec le malheur j'étais devenu lâche. Un autre se fût soustrait par l'émigration à l'horrible nécessité d'envoyer des innocents au supplice ; mais, moi, je ne songeais pas à fuir... La force m'en eût manquée... J'étais là dans le coin le plus sombre de la maison ; on venait me chercher, et j'allais juger ! Votre vue, vos discours, votre noble dévouement à l'amitié, m'ont enfin inspiré une résolution ferme et hardie : celle de vous arracher à la mort, d'échapper moi-même par la fuite aux cruelles nécessités de ma position ; mais avant tout je puis combler vos vœux.

Les yeux du chevalier s'animèrent.

—Voulez-vous, dit Alexis, me parler de la cassette du marquis ? Sauriez-vous ce qu'elle est devenue ?—Je le sais ; elle est ici.—Ici !...—En la restituant je déchargerai mon cœur d'un grand poids, et j'accomplirai un acte qui, auprès de Dieu, effacera peut-être quelques-unes de mes souillures.

Vous vous demandez sans doute comment ce trésor est tombé en ma possession ?—Il est probable que vous l'avez trouvé au château dans l'armoire secrète ?...—Non, monsieur le chevalier, je ne connais pas cette armoire. La cassette me fut remise par M. le marquis de Livry lui-même. C'était la nuit qui précéda le départ de mon maître. J'étais à ma ferme séparée seulement du château par une grande cour... Ma famille reposait ; quant à moi, appuyé sur une table et la tête penchée, je réfléchissais aux événements qui s'étaient succédé, aux coups terribles qui avaient frappé la noblesse. Ma porte s'ouvrit... Je vis paraître monsieur le marquis... Son air grave et solennel avait quelque chose d'extraordinaire ; il marchait lentement, une main étendue en avant, et tenant de l'autre une cassette qu'il posa sur la table. «—Laurent Bernard, me dit-il, je viens te donner la plus grande marque de confiance... Tu es un fidèle serviteur, c'est à moi que tu dois ta fortune, tu ne voudrais pas me trahir ?—Vous trahir, monsieur le marquis ! m'écriai-je, mon sang est à vous.—Eh bien ! reprit-il, riche-moi que ton âme est insensible à l'appât des richesses. Forcé de m'expatrier, et ne pouvant quitter ostensiblement ce pays, je n'oserais emporter dans ma fuite la somme considérable que renferme cette cassette : ce serait m'exposer au hasard de tout perdre. Consens à être le dépositaire de cette cassette jusqu'au jour, peu éloigné, j'espère, où je viendrai la reprendre... » Il n'est pas revenu depuis, vous le savez, vous, son ami, son confident.

—Mais, demanda le chevalier, que ce récit avait vivement intéressé, comment se fait-il que le marquis m'ait recommandé de chercher ce coffret dans une armoire, et qu'il ne m'ait pas parlé de vous ?—Je crois pouvoir vous donner l'explication de ce mystère. D'après ce qu'il me sembla, M. de Livry n'était pas dans un état ordinaire... Il dormait ; ses mouvements étaient lents, sa démarche raide ; il avait l'air d'une statue... Sans doute, ne jugeant pas son trésor en sûreté, il l'avait tiré de sa cachette, et il pensait que nul ne soupçonnerait que j'eusse chez moi une somme si importante.—Et vous n'avez jamais ouvert cette cassette ?—Jamais. Elle est là telle que mon maître me l'a apportée. J'ai bien des crimes à me reprocher ; j'ai répandu bien du sang ; mais, du moins, n'ai-je pas touché au trésor de mon maître.—Laurent Bernard, Dieu vous tiendra compte de cette action. Vous aurez rendu le bonheur à un noble vieillard. Du haut des cieux, votre femme et vos enfants vous béniront.—Merci, monsieur le chevalier, ce que vous dites là me soulage.

—Maintenant apprenez-moi, je vous prie, comment vous espérez me soustraire et échapper vous-même à la surveillance des républicains, dont la méfiance est plus éveillée que jamais par mon arrestation ?—Ah ! je suis tranquille à cet égard ; mon plan était combiné d'avance. J'ai donné une forte somme à un de mes amis nommé Jean Hoël, patron de barque. Il doit se trouver au point du jour à une lieue environ de Granville, avec son petit bâtiment, qui est assez fort pour traverser le détroit. Avant une demi-heure un de mes anciens garçons de ferme, qui obéit aveuglément à mes volontés, viendra nous chercher avec sa charrette remplie de paille ; il sera censé avoir traversé la ville. Vous vous placerez sur la voiture et feindrez de dormir ; moi je marcherai à côté de Julien... Je prendrai mon fusil, ma carnaissière, et si l'on me demande où je vais, je répondrai que je compte aller tirer aux oiseaux sur le rivage. D'ailleurs, on est habitué à me voir sortir de grand matin ; et puis, mon titre de président du tribunal révolu.

tionnaire inspire le respect.—Ce plan me paraît excellent... Cependant si le patron de barque vous manquait de parole...—Lui ! un ami de trente ans !.. —S'il craignait pour son propre salut...—Non, non, Jean Hoël n'a jamais eu peur...—Après tout, ce qui me rassure, c'est que le bâtiment anglais qui m'a amené, et dont le capitaine porte un vil intérêt à mon entreprise, doit croiser aujourd'hui le long des côtes. Au premier signal de détresse, il nous enverrait son canot.—Je compte plus sur Hoël. Ayez bon espoir, monsieur le chevalier, votre admirable dévouement sera récompensé. Mais écoutez... C'est un bruit de roues... Julien a été exact ; couvrez-vous de cette blouse, prenez ce large chapeau, ce bâton ferré... Maintenant, voici la cassette de M. le marquis... Partons.

—Laurent Bernard, vous ne regrettez pas la fortune que vous laissez ici ? Je la déteste, parce que j'ai dû, pour la conserver, tremper mes mains dans le sang.—Et vous êtes, comme moi, prêt à mourir ? —J'ai fait le sacrifice de ma vie.—Eh bien ! prions...

Ils se jetèrent à genoux. Pendant ce temps, Julien le fermier avait frappé trois coups à la porte extérieure. Laurent Bernard et le chevalier descendirent sans bruit. Alexis se blottit dans la voiture, qui, un quart d'heure après, était sortie de la ville.

Le soleil se levait ; un voile de vapeurs couvrait encore les flots. Tout en marchant, les fugitifs attachaient sur la mer un regard d'anxiété ; ils mesuraient l'étendue et s'efforçaient de découvrir une embarcation. Pour être plus libres ils avaient renvoyé la charrette. A chaque moment, le chevalier disait :—Jean Hoël serait-il un traître ou un lâche ?

Et Laurent Bernard répondait, d'une voix qu'il tâchait de rendre ferme :—Rassurez-vous, patience... Jean Hoël va paraître.

Mais le temps s'écoulait et Jean Hoël ne paraissait pas.

Tout à coup retentirent des clameurs lointaines, apportées par la brise du matin, et telles que ces sifflements aigus, ces sombres mugissements qui annoncent les tempêtes. Les fugitifs tournèrent la tête avec appréhension. Un double cri s'échappa de leurs lèvres.

—Voici le peuple ! dit Laurent Bernard.—J'avais raison... Hoël vous a trahi. Résignons-nous, et que Dieu ait pitié de notre âme...—Non, monsieur le chevalier... Courons... Ce vaisseau anglais...—Je ne l'aperçois pas. Tout nous abandonne !

Alexis et Laurent Bernard suivirent en courant les sinuosités du rivage. La vue de leur fuite inspira une nouvelle ardeur à la foule. C'était un continuel hurrah de voix menaçantes ; les bras agitaient frénétiquement des piques, des haches, des faux, des fusils ; toutes ces armes brillaient au soleil, et les infortunés que tant d'ennemis poursuivaient avec acharnement sentaient qu'il n'y avait pas de merci à espérer d'une multitude en délire ; car l'hyène populaire avait soif de sang, et, pour une victime qui avait failli lui échapper, deux étaient offertes à ses coups. Plusieurs fois déjà le chevalier avait voulu s'arrêter, faire face à la foule et succomber glorieusement. Laurent Bernard l'entraînait en disant d'une voix haletante :—Ne désespérez pas... Courez ! c'est moi qui au dernier moment me jeterai au devant d'eux !

Les brouillards s'étaient dissipés. Une voile apparut dans l'éloignement.

—Je reconnais ce vaisseau, s'écria Alexis... Nous sommes sauvés !

Et il agita vivement son mouchoir.

—Nous sommes perdus ! murmura le métayer.

Il se mit en devoir d'armer son fusil.

—Que faites-vous ? dit Alexis.—Je vais arrêter le torrent. Continuez vos signaux.—Laurent Bernard, je ne vous quitterez pas.—Pour moi seul la mort !... Fuyez !—Non, je mourrai avec vous !—Fuyez ! ciel ! le canot se dirige vers le rivage.

—Il n'est plus temps... Voici vos bourreaux.

« A l'échafaud ! à l'échafaud ! »

La foule vociférait ce cri féroce ; six ou huit pas la séparaient des victimes. Laurent Bernard dit à Alexis :—Adieu ! au revoir... là haut !

Puis il déchargea les deux coups de son fusil. Un instant après, son corps était déchiré en lambeaux. Le chevalier comprit que toute résistance était inutile. Sans réfléchir, il s'élança dans la mer, tandis que les balles et les pierres sifflaient à ses oreilles... En revenant sur l'eau, il entrevit le canot qui se rapprochait de lui, et essaya de nager. Mais il était blessé, affaibli par la perte de son sang, par la fatigue ; gêné en outre par la cassette, qui le privait de l'usage de l'une de ses mains... Bientôt il sentit ses forces s'en aller... le vertige le saisit... il cessa de se soutenir à fleur d'eau. La cassette, échappant à sa main défaillante, tomba au fond de la mer... Alexis poussa un gémissement, et, détestant l'existence après la perte de ce précieux dépôt, il se laissa emporter par la vague.

Quand il reprit connaissance, il était sur le pont du bâtiment anglais ; des soins lui étaient prodigués ; des voix affectueuses prononçaient son nom. Il se souleva avec effort, et, cherchant d'un regard désespéré la terre qui n'apparaissait plus que comme un point à l'horizon, il s'écria :—J'ai perdu le trésor !... le trésor de Blanche, ma bien aimée ! ... Ah ! je n'ai plus qu'à mourir !

Et il retomba dans un nouvel évanouissement.

VII.

« A M. le comte d'Espiliac, à Londres, *Bridge-Street (Westminster)* :

« La lettre que je vous écris, monsieur le comte vous causera sans doute un profond étonnement. Elle est datée de l'hôpital de Southampton... Je vous entends d'ici vous récrier, demander par quel enchaînement de catastrophes le chevalier de Melcieu a pu descendre si bas. Hélas ! quand on me porta dans ce triste lieu, je n'avais plus le sentiment de l'existence, ma tête était en feu, mon corps glacé : les braves marins qui me confièrent aux soins des infirmiers pensaient que je ne sortirais pas vivant du lit d'hôpital. Le ciel en avait ordonné autrement : mes destinées n'étaient pas accomplies...

« Et cependant, la principale cause de mon mal, le désespoir, subsiste toujours. Au bout de deux semaines de souffrances je me trouve guéri, j'admirer la bonté de Dieu ; mais voyez ! je n'en suis pas reconnaissant, car la vie a perdu son prestige à mes yeux. Une espérance m'était apparue : fausse lueur qui s'est éteinte, légère vapeur qui s'est dissipée. Si je gémiss, si je pleure, ce n'est pas pour moi ; c'est pour des êtres nobles et chers à qui, au prix de tout mon sang, je voulais rendre le bonheur. Peut-être douteront-ils de moi, de mon courage... Je leur rapportais un trésor, l'Océan l'a englouti ! Après cela, j'invoquais la mort, mais puisque Dieu m'a condamné à traîner encore le fardeau supporté par toute créature humaine, que sa volonté soit faite !

« J'ai posé la plume, car je suis bien faible, et je me suis mis à relire ce qui précède. C'est l'œuvre d'un fiévreux ; je suis certain que vous n'y avez pas compris un mot. Maintenant donc, devenu un

peu plus calme, plus maître de mes idées, je vais tâcher de me rendre intelligible. En vous écrivant je n'ai nullement le dessein d'attirer sur moi votre intérêt; je m'adresse au parent, à l'ami dévoué de M. le marquis de Livry. Il faut que vous prépariez ce digne vieillard à apprendre une nouvelle qui pourrait être pour lui un coup de foudre. Tous ses rêves d'avenir reposaient sur une somme considérable enfouie par lui dans un coffre qu'il crut avoir caché au fond d'une armoire, la veille de son départ pour l'émigration. Ce coffret précieux, je m'engageai à l'aller chercher en France. Je ne vous raconterai pas ici, car je n'en aurais ni la force ni le temps, les périls que j'ai traversés, mon arrestation, ma condamnation à mort, mon évasion, ma fuite sur le bord de la mer, où une multitude en délire me poursuivait avec des cris que je n'oublierai jamais. Un miracle m'avait rendu la cassette de M. le marquis; mais mon épuisement, le vertige, ont enlevé à ma main ce trésor, qui est tombé dans la mer... car j'avais été obligé de me jeter à la nage pour rejoindre le bâtiment anglais qui m'avait, deux jours avant, déposé sur le rivage de Granville. Ainsi ce trésor, que je me flattais de rapporter à son maître, gît maintenant sous le lit profond des vagues; et qui sait si M. de Livry ne m'accusera pas!... Non, M. de Livry est juste, religieux: il me tiendra compte de mon dévouement et de mes souffrances. Mais je crains que la nouvelle de ce désastre ne l'accable, s'il la reçoit brusquement; il faudrait l'y préparer par des ménagements adroits. Vous qui lui tenez habituellement compagnie, il vous est facile d'accoutumer son esprit à l'idée de la perte de sa cassette, de lui dire que cette entreprise était une folie. Qu'il soit résigné à son malheur quand il me verra, et qu'il n'ait plus qu'à en connaître les détails. Je vous en conjure, au nom de Mlle Blanche, dont le souvenir a souvent relevé mon courage, au nom de sa sœur, de cette douce Mathilde, autre ange donné par le ciel à M. de Livry. Soyez bien prudent. Peut-être y va-t-il de la vie de cet homme que j'honore, que j'aime, et à qui j'eusse voulu rendre le bonheur, si après tant de secousses il peut encore en retrouver sur la terre.

« Adieu, mon cher comte, ne me répondez pas; je pars, je serai à Londres presque aussitôt que ma lettre.

« Votre bien affectionné,

« ALEXIS DE MELCIEU. »

Comme il l'avait annoncé, Alexis se mit presque immédiatement en route, malgré les représentations des médecins de l'hôpital qui, séduits par sa douceur et la distinction de ses manières, avaient déjà conçu pour lui une vive amitié. Il eût volontiers, dès son arrivée à Londres, couru chez M. de Livry; mais il lui fallut d'abord se transporter à son logis et revêtir un costume plus convenable. Sa maladie, son abattement, l'avaient tellement changé, qu'une vieille femme, chargée par lui de garder son appartement pendant son absence, eut peine à le reconnaître.—Bonté céleste! répétait-elle sans cesse, le pauvre jeune homme! on dirait qu'il revient de l'autre monde...—Oui, répondit en souriant le chevalier, je reviens de très loin... Je devrais être mort. Sa toilette fut promptement achevée; il reprit l'air d'un gentilhomme; mais bien qu'il eût cherché à effacer les traces de ses fatigues, il conserva sa pâleur et une cicatrice à la joue qui, sans le défigurer, attestait les périls qu'il avait affrontés.

Une voiture de place fut appelée; Alexis y monta et ordonna au cocher de le conduire rapidement

dans Bridge-Street. Vingt fois il retourna en lui-même les premières paroles qu'il avait à adresser au marquis, et les changeait de nouveau quand le fiacre s'arrêta devant la maison indiquée. Le chevalier sonna d'une main impatiente. Une servante parut:

—Que demande monsieur? dit-elle.—M. le marquis de Livry.—Il n'habite plus ici.—Comment? Et qui donc habite cette maison?—M. Saville, mon maître.

En achevant ces mots, la servante rentra et ferma la porte.

Le chevalier, stupéfait, réfléchissait sur le parti qu'il lui conviendrait d'adopter, et déjà il songeait à se diriger vers l'hôtel de lady Blinton; un éclat de rire le tira de sa rêverie, et en même temps un petit coup fut appliqué sur son épaule. Il se retourna vivement et aperçut le comte d'Espillac. Les deux émigrés s'embrassèrent cordialement.

—Hé! s'écria le comte, en rajustant les boucles de sa perruque, enfin on vous revoit!... Ce cher ami!... Mais c'est que vous êtes tout pâle. On le serait à moins!—Je suis bien heureux de vous rencontrer, monsieur.—Pas de *monsieur* entre nous, plus de cérémonies: je vous regarde comme un frère... un frère cadet. Que d'aventures vous aurez à nous raconter! comme vous avez souffert!... J'ai lu dix fois votre lettre,.... je la sais par cœur. Qu'est-ce, auprès de vous qu'Ulysse, Télémaque, Enée et tous les héros voyageurs dont les poèmes sont remplis... Ces héros-là n'ont pas existé, tandis que j'en tiens un, et de la plus belle espèce. Chevalier, je vous aimais; maintenant je vous admire!—Vous êtes trop bon.—Je suis juste. Du reste, nous il n'y a qu'une voix, qu'un sentiment: chacun pense comme moi.—Mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. D'où vient que M. de Livry n'habite plus cette maison?—Des circonstances imprévues l'ont amené à changer de logement. Vous saurez tout à l'heure...—Eh bien! remontons en voiture et courons auprès du marquis. Mon impatience est naturelle.—Certainement. Cocher, Piccadilly, hôtel de la duchesse de Blinton.—Quoi! dit Alexis, chez la duchesse!... Est-il possible! cette femme égoïste et altière aurait offert un asile à la noble pauvreté de M. de Livry!—Précisément. Je soupçonne, du reste, son neveu de n'avoir pas été étranger à cette détermination.—Qui? lord Evyngham?—Lui-même, mon élève dans l'art de Terpsichore, un excellent garçon...—Dites plutôt un fat.—Ah! vous le traitez sévèrement; vous seriez un de ses créanciers que vous n'en penseriez pas plus de mal. C'est un homme qui n'est pas apprécié par vous à sa juste valeur. Vous aurez occasion de le voir souvent; je veux que vous deveniez son ami.—Moi, par exemple!—Eh! bon Dieu, lord Evyngham serait votre rival, que vous ne parleriez pas autrement.—Tenez; laissons-là votre lord Evyngham.—Vous n'êtes pas éloigné de croire qu'il a jeté les yeux sur Blanche.—Je ne songe point à cela. Que lord Evyngham abuse de sa fortune, de sa position, pour chercher à tromper Mlle Blanche de Livry, ce n'est pas mon affaire. Je suis un étranger dans votre famille, et quand j'aurai instruit le marquis de toute ma conduite, mon rôle sera terminé; je ne vous fatiguerai pas de mes visites.—De la modération, du calme! nous voici devant l'hôtel. Prenez mon bras.

Un laquais en grande livrée vint ouvrir et salua respectueusement M. d'Espillac.

—Monsieur le marquis et ses filles sont-ils au salon? demanda celui-ci.—Non, monsieur, ils sont allés à Hyde-Park. Bientôt ils seront de retour. Lord Evyngham les attend.—Très bien! Montons,

chevalier—Je ne sais si je dois... Veuillez m'expliquer...—Quel homme à explications ! Dans un instant, vous apprendrez plus de choses que vous ne pouvez en soupçonner.

Alexis répondit par un salut froid au *bonjour* oppressé de lord Evingham, et il se laissa tomber dans un fauteuil en soupirant avec tristesse. Il était résolu de garder le silence jusqu'à l'arrivée de ses amis ; et précisément le jeune lord semblait piqué d'une démangeaison de parler, car, approchant son siège de celui d'Alexis, il dit au chevalier :

—Permettez-moi de vous faire mon compliment sincère.—Sur quel sujet, monsieur ?—Est-il besoin de vous retrancher derrière la modestie ! Nous sommes tous informés de votre admirable dévouement ; tous nous avons lu en pleurant d'attendrissement la relation de votre périlleuse campagne.

Le chevalier lança un regard sévère à M. d'Espillac, et dit d'une voix saccadée qu'il s'efforçait de modérer :—J'avais droit d'espérer qu'une lettre confidentielle ne serait pas montrée comme une curiosité.—Mon cher ami, repartit le comte sans paraître déconcerté, lord Evingham nous aime trop et nous touchera bientôt d'assez près pour que nous ayons rien à lui cacher.—Aujourd'hui, monsieur le comte, dit Alexis en pâlisant, vous semblez vouloir être inintelligible. Ai-je donc encore le délire de la fièvre ?...

—Voyons, regardez autour de vous, où croyez-vous être ?—Chez la duchesse de Blinton.—Non, mon cher. Cette pauvre bonne duchesse n'est plus, et grâce à l'insistance du plus désintéressé des neveux, l'hôtel que voici appartient maintenant à Blanche de Livry.—O ciel... Ce n'est pas moi qui lui aurai rendu la fortune !—Jamais il n'est content !... Lord Evingham peut affirmer que Blanche, pendant la courte et violente maladie qui a enlevé la duchesse à l'affection de ses amis, lui a prodigué les soins d'une fille, sans former aucune arrière-pensée.—Je l'atteste. Deux jours après votre départ, monsieur le chevalier, ma tante en revenant d'un bal de la cour donné à Windsor, fut saisie d'une fluxion de poitrine ; Mlle Blanche, pendant une semaine ne quitta point le chevet de la duchesse... Elle ne sortit de la chambre qu'au moment où le notaire y entra. J'étais l'unique héritier de lady Blinton. Déjà riche, je n'eus pas un grand mérite à prier ma tante de s'intéresser à l'avenir d'une jeune fille noble, d'une famille qui offre le modèle de toutes les vertus...—Jusqu'au cousin ! s'écria M. d'Espillac... nous sommes une famille à part, il le dit.—Je déclarai donc à ma tante qu'elle m'obligerait infiniment si elle voulait bien disposer de cet hôtel dont je n'avais pas besoin, et y joindre un revenu de quelques milliers de livres qui me sont inutiles, en faveur de Mlle de Livry. Y a-t-il là, je le répète, un si grand mérite pour que mon ancien professeur trempe son mouchoir de ses pleurs ?

—C'est une action héroïque !... s'écria de nouveau le comte. Chevalier, et vous, cher lord, vous êtes deux types des anciens âges. Il n'est rien dans l'histoire de comparable à votre conduite, depuis le fameux... le célèbre... aidez donc un peu ma mémoire.—Nous trouverons cela une autre fois, dit Evingham avec un sourire. Chevalier, ajouta-t-il, je vous dois encore une révélation qui m'enlèvera sans doute à vos yeux ce caractère d'héroïsme que M. d'Espillac daigne me prêter. Il n'y a pas de générosité, ce me semble, à se rendre utile à sa famille, et comme je vais épouser Mlle de Livry, je n'ai fait que placer à gros intérêts.—Milord ! qu'avez-vous dit ?... Oh ! pourquoi ne suis-je pas mort en France !

La porte s'ouvrit, le marquis parut, accompagné de ses deux filles ; tous trois étaient en deuil. Ils traversèrent rapidement le salon. Arrivé devant Alexis qui s'était levé, mais que l'émotion tenait cloué à sa place, M. de Livry tendit les bras au jeune homme sans prononcer un seul mot. Le chevalier s'y précipita et appuya sa tête sur l'épaule du noble vieillard. Alors seulement celui-ci put parler :

—Pauvre enfant ! murmura-t-il... Que de courage ! que d'abnégation !... Ah ! si vous eussiez péri, c'eût été pour moi un sujet de remords éternels... Mais la Providence veillait sur vous... Dieu soit loué !

—Monsieur le marquis, j'arrivais ici avec le désespoir dans le cœur. Me pardonneriez-vous la perte de cette cassette, qui contenait tout un trésor ?

—Vous pardonner, quand c'est moi seul qui ai besoin de votre pardon pour avoir disposé de votre vie ! Mais, si je ne me trompe, j'ai un moyen de m'acquitter envers vous... Alexis, vous vouliez me rendre un trésor, et moi, je vais vous en donner un.

—O ciel ! que me faites-vous espérer !...

Le marquis prit la main de Blanche et la joignit à celle du chevalier, en disant : Mes enfants, je vous unis.

—Mais vous, mademoiselle, demanda Alexis, daignez-vous consentir à mon bonheur ?

—Certainement, s'écria d'Espillac... Ces amoureux doutent toujours ! Sachez, mon cher, que Blanche est trop soumise aux volontés de son père pour s'écarter de ce précepte donné par Corneille :

« Le devoir d'une fille est dans l'obéissance. »

—Mais lord Evingham... que m'avait-il donc annoncé ?—La vérité, dit ce dernier ; seulement j'ai été interrompu dans ma confidence par l'arrivée de M. de Livry. J'ajouterai donc que le marquis possédait un autre trésor...—Mademoiselle Mathilde !—Oui, la douce et modeste Mathilde, continua lord Evingham, et ce trésor, il a bien voulu me l'accorder !

ALFRED DES ESSARTS.



LA NYMPHE DE LA FONTAINE.

LÉGENDE ALLEMANDE.—(Suite et fin.)



OS discours sont inspirés par la prudence et la vertu : je vais répondre à votre question. Lorsque j'entrai dans l'ordre teutonique, mon frère Guillaume, l'héritier de notre maison, était encore au monde ; mais depuis qu'il est mort j'ai obtenu, comme dernier rejeton de notre famille, la permission de quitter l'ordre et de me marier ; jusqu'au jour où je vous ai vue, jamais aucune femme n'avait fixé mon choix. Mais un grand changement s'est opéré dans mon cœur ; je suis convaincu que vous êtes destinée par le ciel à devenir mon épouse. Si vous m'accordez votre main, la mort seule rompra notre union.

Réfléchissez mûrement à ce que vous me proposez, répondit Mathilde, pour qu'un jour vous ne vous repentiez pas de ce que vous faites maintenant. Je vous suis inconnue ; vous ignorez si ma naissance et mon rang me rendent votre égale, ou si j'abuse vos yeux par un éclat emprunté. Un homme comme vous doit tenir ses promesses avec toute la loyauté des anciens chevaliers. Conrad saisit la main de Mathilde, la serra contre son cœur, et s'écria : Oui, je tiendrai mes promesses, seriez-vous née dans la condition la plus obscure, vous serez mon épouse et je vous honorerai comme telle.

Il tira de son doigt une bague de diamants d'un grand prix, et la présenta à Mathilde comme gage de sa fidélité, cueillit le premier baiser sur sa bouche vierge encore, et lui dit : Pour que vous n'ayez aucune méfiance dans mes promesses, je vous invite à vous rendre dans trois jours dans ma maison ; j'y rassemblerai tout ce que j'ai d'amis dans l'ordre des chevaliers, ainsi qu'à d'autres hommes respectables, pour être témoins de nos fiançailles. Mathilde ne voulait pas accepter cette invitation ; car il lui semblait que l'amour du comte était trop pressant, et elle avait l'intention de mettre sa constance à l'épreuve. Comme la veille, la société se sépara au point du jour ; alors Mathilde disparut, et le comte, qui ne put fermer l'œil de toute la nuit, fit appeler de grand matin la vigilante femme de charge, et lui ordonna de préparer un splendide festin.

La veille du festin, dame Gertrude, armée de son couteau de cuisine, parcourait les poulaillers, dont les pacifiques habitants tombaient par douzaines frappés du redoutable acier. Mathilde eut tant de volailles à plumer qu'elle ne put goûter un instant de repos ; mais elle ne trouva pas ce surcroît d'occupation pénible, parce qu'elle savait bien que c'était en son intention que se donnait le repas. L'heure du festin était venue ; Conrad se précipitait au devant de chaque convive qui

arrivait, espérant que l'inconnue allait paraître. Les convives étaient assemblées et le maître d'hôtel tardait encore à faire servir. Conrad attendait toujours sa belle fiancée ; enfin, ne la voyant point paraître, il fit signe que l'on servit. Lorsque les convives eurent pris place, il se trouva un couvert de trop ; mais personne ne put deviner qui avait dédaigné de se rendre à l'invitation du commandeur ; la gaieté du maître de la maison diminuait visiblement ; bientôt quelque efforts qu'il fit pour entretenir celle des convives, il ne fut plus en son pouvoir de bannir la tristesse de son front. Son air sérieux gagna la compagnie. Les musiciens, qui avaient été demandés pour le bal, furent renvoyés, et cette fois la fête de la commanderie, ordinairement si bruyante, finit sans qu'on y entendit un seul coup d'archet.

Les convives s'éloignèrent de meilleure heure que de coutume ; il tardait au chevalier de se trouver seul pour se livrer sans contrainte à ses idées mélancoliques et rêver à son amour. Le soleil se leva avant qu'il eût fermé l'œil ; les domestiques en entrant trouvèrent leur maître en proie à une fièvre violente ; toute la maison fut bientôt sur pied ; les médecins accoururent auprès du chevalier ; mais la médecine ne connaît pas de remède contre l'amour ; aussi le malade refusa-t-il leur secours, les suppliant de laisser éteindre une vie qui n'était plus pour lui qu'un fardeau.

Pendant neuf jours le comte s'était tellement livré au chagrin, que le feu de ses yeux s'éteignit, et que le souffle de la vie n'était plus chez lui qu'un léger brouillard du matin, que le moindre zéphir doit dissiper entièrement.

Mathilde était exactement informée de tout ce qui se passait ; sa raison avait soutenu un violent combat ; elle voulait éprouver la constance d'une passion si brusque ; elle était prête à demander à sa pomme son dernier don, car pour se présenter comme fiancée, il lui fallait un costume neuf, et sa marraine lui avait recommandé d'être économe de ses demandes. Cependant le jour du festin elle se sentit le cœur violemment serré ; elle pleura amèrement. La maladie du chevalier, dont elle devinait la cause, l'inquiétait beaucoup ; et lorsqu'elle apprit que sa vie était en danger, elle se désola ; le septième jour devait décider de la vie ou de la mort du commandeur. Mathilde, selon toutes les apparences, avait la faculté d'opérer sa guérison ; mais elle était fort embarrassée de savoir comment elle devait s'y prendre. Elle se rendit de grand matin auprès de Gertrude ; la femme de charge était tellement désolée qu'il lui était impossible de rien ordonner ; de grosses larmes inondaient ses joues. Hélas ! Mathilde ! s'écria-t-elle en sanglotant, bientôt nous ne ferons plus rien ici ; notre bon maître ne passera pas la journée.

Mathilde frémit ; mais bientôt ayant repris courage, elle dit : Notre maître ne mourra pas, j'ai fait un bon rêve cette nuit. La vieille avait une grande confiance dans les songes. Raconte-moi ton rêve, dit-elle, afin que je l'explique. Il me semblait, dit Mathilde, que j'étais encore auprès de ma mère ; elle m'enseignait à faire, avec neuf

sortes d'herbes, un potage qui guérit toutes les maladies, pour peu qu'on en mange seulement trois cuillerées, et me dit : prépare ce potage pour ton maître et il recouvrera la santé.

Ton songe est singulier, dit Gertrude, il faut essayer ton potage ; je vais voir si je puis engager notre maître à en goûter. Conrad était plongé dans une profonde apathie ; il attendait la mort lorsque Gertrude entra ; pour se débarrasser de ses importunités, il lui promit tout ce qu'elle voulut. Mathilde avait préparé un excellent consommé dans lequel elle avait mis toutes sortes d'herbes ; lorsqu'il fut prêt, elle mit au fond du bol ou elle le versa, la bague de diamants que Conrad lui avait donnée comme gage de sa foi, et ordonna à un domestique de le servir à son maître.

Le malade craignait à tel point l'éloquence de sa femme de charge, qu'il consentit à prendre une cuillerée du potage. En touchant le fond du bol, il sentit un corps étranger, il le retira, et à son grand étonnement, il reconnut la bague. A l'instant le feu de la santé reparut dans ses yeux, il vida tout le bol au grand plaisir de dame Gertrude et des domestiques ; tous attribuèrent une vertu extraordinaire au potage, car le comte n'avait laissé voir la bague à qui que ce fût ; il s'informa de la personne qui avait préparé ce consommé qui le rappelait à la vie.

Noble chevalier, dit Gertrude, il y a dans vos cuisines une jeune fille que nous appelons la *Bohémienne*, et qui connaît les vertus de toutes les herbes : c'est elle qui a préparé le potage qui vous a fait tant de bien. Amenez-la moi à l'instant, reprit le comte, afin que je lui fasse mes remerciements. Excusez, reprit la femme de charge, son aspect ne pourrait que vous causer du dégoût ; elle est bossue et a l'air d'un hibou ; ses habits sont sales et son visage et ses mains noirs comme de la suie. Faites ce que je vous ordonne, s'écria le comte. Gertrude obéit ; elle appela Mathilde, jeta sur elle à la hâte une mante et la conduisit ainsi parée devant le lit du malade.

Lorsque Conrad eut fait retirer tout le monde, il dit : Ma fille, avoue-moi franchement comment tu as eu la bague que j'ai trouvée dans ce que tu m'as préparé ? Noble chevalier, reprit Mathilde avec modestie, je tiens cette bague de vous ; vous me l'avez donnée dans la seconde soirée du bal où vous me jurâtes que vous m'aimiez, voyez maintenant si ma beauté et ma condition méritent que vous soyez livré à un chagrin tel qu'il a manqué de vous conduire au tombeau. Sachant l'état où vous étiez réduit, je n'ai pas dû tarder plus longtemps à vous tirer de votre erreur.

L'étonnement rendit Conrad muet pendant quelques instant. Mais bientôt l'image de la belle danseuse se présenta de nouveau à son imagination ; il pensa qu'on avait deviné sa passion, et qu'on voulait l'en guérir par une excusable supercherie ; cependant la véritable bague qui était revenue en ses mains, lui fit présumer que la belle inconnue n'était pas étrangère à ce complot. Si vous êtes, dit-il à Mathilde, celle qui a charmé mon cœur, et à laquelle j'ai promis ma main, ne doutez nullement que je ne remplisse mes promesses ; mais gardez-vous de me tromper. Si vous pouvez reprendre la forme sous laquelle vous m'avez abusé au bal deux nuits de suite, la parole que j'ai donnée lorsque cette bague est sortie de ma main, sera sacrée pour moi. Mais si vous ne pouvez remplir ces conditions, je vous ferai fustiger jusqu'à ce que vous ayez avoué comment cette bague se trouve en votre possession, Mathilde poussa un profond soupir. Hélas ! noble chevalier,

dit-elle, le vain éclat de la beauté est-il donc capable de fasciner vos yeux ? Malheur à moi lorsque le temps ou quelques accidents aura flétri mes charmes, lorsque l'âge aura courbé ma taille et fané les roses de mon teint ; lorsque cette forme empruntée sous laquelle je parais en ce moment devant vos yeux sera ma véritable forme, que deviendra cette fidélité que vous avez jurée ?

Conrad fut saisi d'étonnement à ce discours qui lui semblait au-dessus de l'intelligence d'une servante. Sachez, répondit-il, que la beauté captive le cœur des hommes, mais qu'il n'appartient qu'à la vertu de le fixer. Eh bien ! répliqua Mathilde, je vais remplir les conditions que vous m'avez imposées. Je m'en remets à votre cœur pour décider de mon sort.

Le commandeur flottait encore entre l'espérance de voir ses vœux accomplis et la crainte de devenir le jouet de quelque nouvelle illusion ; il sonna la femme de charge. Accompagnez, lui dit-il, cette femme dans sa chambre, afin qu'elle s'habille plus convenablement ; puis conduisez-la dans le salon où je l'attendrai. Gertrude dit à Mathilde en la suivant : Si tu as des habits pour te parer, pourquoi m'en avoir fait un mystère ? Si tu en manques, suis-moi dans ma chambre, je te prêterai ce qu'il te faut. Mathilde ne demanda qu'un morceau de savon et une poignée de son, et s'enferma dans sa chambre que Gertrude garda soigneusement en dehors, selon l'ordre qu'elle en avait reçu. Le commandeur, impatient d'apprendre quelle serait l'issue de son aventure amoureuse, se leva, s'habilla avec recherche, et se rendit dans son salon, au moment où l'aiguille de l'horloge italienne d'Augsbourg marquait dix-huit heures, les deux battants s'ouvrirent et Mathilde entra d'un air noble, parée comme une fiancée, et belle comme la mère des amours. Déesse ou mortelle, s'écria Conrad dans l'ivresse, qui que vous soyez ! vous me voyez à vos pieds, j'y renouvelle, par les serments les plus solennels, les promesses que je vous ai faites, si toutefois vous daignez accepter ma main et mon cœur. Mathilde releva le comte avec autant de grâce que de dignité. Chevalier, lui dit-elle ne prononcez pas vos serments avec précipitation ; vous me voyez ici sous une forme naturelle, mais du reste, je vous suis inconnue : la bague est encore entre vos mains. Conrad la mit au doigt de Mathilde. Vous êtes l'homme que mon cœur a choisi, lui dit-elle, je ne veux pas vous le cacher davantage. Quant à moi, je suis la fille de Wackermann Uhlfinger, de ce noble chevalier dont les malheurs ne peuvent vous être inconnus. J'ai échappé avec peine au pillage du château de mon père, j'ai été accueillie dans votre maison sous une forme, il est vrai, bien misérable, mais j'y ai trouvé protection.

Mathilde conta toutes ses mésaventures à son amant et ne lui cacha pas la vertu de sa pomme de bois ; Conrad ne se souvenant déjà plus de sa maladie, ordonna une grande fête, et le lendemain célébra solennellement ses fiançailles avec Mathilde. Le commandeur sortit de l'ordre, quitta l'hôtel de la commanderie et célébra ses noces avec une magnificence digne de sa fortune.

Les nouveaux époux passèrent la première année de leur mariage à Augsburg. Souvent penchée sur le sein de Conrad, Mathilde lui disait combien elle se sentait heureuse de posséder son cœur sans partage. Mon doux ami, s'écria-t-elle un jour, avec l'accent du sentiment le plus tendre, puisque vous m'aimez, il ne me reste plus aucun vœu à former, et je dispense ma pomme magique de m'accorder son troisième don. Mais si vous-même formiez quelque vœu secret, veuillez m'en faire

confiance, ce sera le mien propre, et à l'instant même, il sera accompli. Conrad serra Mathilde dans ses bras et lui jura qu'il n'avait pas d'autre désir que celui de voir durer toujours le bonheur dont les comblait l'un et l'autre leur tendresse réciproque. La pomme mystérieuse perdit donc tout son prix aux yeux de Mathilde, et si elle la conserva, ce ne fut que pour honorer la mémoire de sa marraine.

Conrad avait encore sa mère ; celle-ci habitait son douaire de Schwabeck, et Mathilde désirait ardemment de baiser avec respect la main de celle qui avait mis au monde l'homme auquel elle était redevable du bonheur de sa vie : mais le comte trouvait des prétextes pour ne point se rendre près de sa mère, et il proposa à Mathilde de visiter un domaine dont il venait d'hériter et qui était situé non loin des décombres du château de Wacker-mann. Mathilde consentit avec plaisir à retourner dans un canton où elle avait passé son enfance et les premières années de sa jeunesse. Elle parcourut les ruines de la demeure de ses ancêtres, pleura sur les cendres de ses parents, se rendit auprès de la fontaine de la Nymphé, espérant que sa présence engagerait la naïade à se montrer à ses yeux. Elle fit tomber dans le bassin plus d'un caillou, mais vain espoir, la pomme de bois même nageait sur l'eau limpide. La Nymphé ne parut point, quoique le temps ne fût pas éloigné où elle eût pu servir de marraine à un nouvel enfant ; car Mathilde était sur le point de mettre le comble au bonheur de son mari. Elle accoucha d'un fils, Mathilde le tenait constamment dans ses bras ; elle semblait épier chaque pulsation de son cœur. Mais la troisième nuit, lorsqu'à la suite d'une fête tout le monde dans le château était plongé dans un profond sommeil, Mathilde elle-même s'assoupit. Lorsqu'elle se réveilla, son fils avait disparu. Les recherches les plus exactes furent faites ; mais on ne trouva que quelques gouttes de sang répandues sur le parquet. Lorsque la nourrice vit ces gouttes de sang, elle poussa des gémissements, et s'écria : Que Dieu et tous les saints prennent pitié de nous ! le loup-garou est entré ici et a emporté l'enfant. La perte de son premier-né affligea tellement la pauvre mère, que ses joues se décolorèrent et qu'elle se sentit mourir. Conrad était inconsolable et ne pouvait comprendre la disparition de l'enfant.

Le temps dont l'action bienfaisante finit par éteindre toutes les souffrances, calma enfin la douleur de Mathilde. Elle mit au monde un second fils. La naissance de cet héritier causa une joie extrême dans le château du comte. Dans son allégresse, Conrad tenait table ouverte et voulait que chacun prit part à son bonheur. Maîtres et valets buvaient à la santé du nouveau-né. La tendre mère ne quittait pas un instant son enfant ; elle combattait le sommeil autant que ses forces le lui permettaient ; mais sentant un jour qu'elle allait céder au besoin impérieux du repos, elle détacha une chaîne d'or de son cou, en enlaca l'enfant, passa l'autre bout de la chaîne autour de son bras, fit le signe de la croix sur elle-même ainsi que sur son fils, afin que le loup-garou n'eût aucun pouvoir sur lui, puis tomba dans un profond sommeil. Lorsque le premier rayon de l'aurore vint l'éclairer, quel fut son désespoir en s'apercevant que l'enfant avait disparu comme son fils aîné. Elle examina la chaîne d'or qui était enlacée entre ses bras, et vit que l'un des chaînons était coupé par le milieu ; elle tomba sur le lit sans connaissance. Tous les domestiques accoururent épouvantés ; lorsque Conrad apprit ce qui venait d'arriver,

il tira son sabre pour fendre la tête à la nourrice qui devait veiller sans cesse près de Mathilde.

—Maudite femme, s'écria-t-il, ne t'ai-je pas donné l'ordre de te tenir éveillée toute la nuit, de ne pas quitter des yeux l'enfant, afin qu'au moment où le monstre s'approcherait de la mère assoupie, tu réveillasses toute la maison par tes cris. Dors maintenant du long sommeil de la mort.

La nourrice se jeta aux pieds de Conrad, et lui dit en sanglottant : O mon maître ! je vous en conjure au nom de Dieu, tuez-moi à l'instant même, afin que j'emporte dans la tombe le crime affreux que j'ai vu de mes yeux ; il n'est point de menaces, point de promesses capables de me le faire révéler, mais peut-être la torture m'en arrachera-t-elle l'aveu.

—Quel est ce crime que tes yeux ont vu, ce crime tellement noir que ta langue se refuse à en faire le récit ? Parle, je te l'ordonne.

—Seigneur, dit la nourrice en poussant un profond soupir, pourquoi voulez-vous être informé de votre malheur ? La curiosité qu'avait le comte d'apprendre ce secret fut augmentée encore par ce discours ; il renvoya tout le monde, et la nourrice, pressée par ses menaces, encouragée par ses promesses, lui dit enfin : Sachez, seigneur, que votre épouse est une infâme sorcière ; mais elle vous aime avec une passion telle, qu'elle n'épargne pas même les enfants qu'elle a porté dans son sein pour en préparer un filtre capable de rendre sa beauté impérissable et de lui assurer votre amour. La nuit dernière pendant que tout le monde dormait, je feignis aussi d'être assoupie. Comme elle me crut profondément endormie, elle se mit sur son séant, prit l'enfant, le serra contre son sein, et dit à voix basse ces mots que j'entendis pourtant distinctement : Fils de l'amour, deviens un moyen de me conserver l'amour de ton père, va rejoindre ton frère, afin qu'avec neuf sortes d'herbes et tes os je prépare une potion capable de conserver ma beauté et de m'assurer la tendresse de mon époux. Après avoir ainsi parlé, elle tira de ses cheveux une aiguille de diamant et en perça le cœur de l'enfant. Lorsqu'il ne fit plus aucun mouvement, elle le plaça devant elle, prit sa pomme de bois et prononça quelques paroles : lorsqu'elle ouvrit la pomme, il en sortit une grande flamme qui consuma le cadavre en peu d'instants ; elle recueillit les cendres dans une boîte qu'elle poussa sous le lit ; puis elle s'écria d'une voix plaintive, comme si elle se fût réveillée en sursaut : Nourrice ! nourrice ! où avez-vous mis l'enfant ? Et moi, craignant ses sortilèges, je répondis : Noble dame, l'enfant est dans vos bras. Alors elle commença à feindre toutes les marques du désespoir, et moi je sortis de la chambre sous prétexte de chercher du secours. Tel est, seigneur, le crime atroce que vous m'avez forcé de vous révéler ; je suis prête de confirmer la vérité de mon récit, en faisant trois fois le tour de la cour du château une barre de fer rouge à la main.

Conrad resta longtemps comme pétrifié ; enfin il s'écria : A quoi bon l'épreuve du feu ? vos paroles portent le cachet de la vérité ; renfermez fidèlement cet horrible secret dans votre cœur. Je vais aller retrouver la vipère ; en l'abordant je composerai mon visage, tenez-vous à portée pour retirer la boîte de dessous le lit, pendant que je l'embrasserai et que je lui prodiguerai des consolations.

Le comte entra dans la chambre de sa femme ; Mathilde reçut son époux sans prononcer une seule parole ; ses traits portaient l'empreinte de la plus profonde douleur ; mes ses yeux avaient

l'expression de l'innocence. Son visage semblait celui d'un ange, et son aspect calma le comte ; la pitié succéda dans son cœur à la fureur, et il se hâta de quitter ces lieux d'horreur.

Cependant la nourrice s'était acquittée de sa commission ; elle remit en cachette à Conrad la boîte fatale. Un combat cruel eut lieu dans le cœur du comte ; enfin il quitta la ville pour se rendre à Augsburg ; mais avant de partir il dit au majordome : Lorsque, après neuf jours, la comtesse sortira de sa chambre pour prendre un bain, vous le ferez bien chauffer, et dès qu'elle y sera entrée vous fermerez la porte en dehors, afin qu'elle y trouve la mort. Le maître d'hôtel reçut cet ordre avec la plus profonde douleur ; car tous les domestiques aimaient Mathilde qui était une maîtresse douce et bienveillante ; cependant il n'osa pas faire d'objection au comte. Le neuvième jour, Mathilde ordonna de chauffer le bain. Lorsqu'elle entra dans la salle, elle en trouva la chaleur excessive et voulut reculer ; mais un bras vigoureux la repoussa, et elle entendit fermer la porte au dehors. Elle appela vainement du secours ; au lieu de cela, on attisait le feu de plus en plus.

La comtesse se résigna à la mort. Elle profita des derniers moments où elle était encore maîtresse de ses sens, tira de ses cheveux une aiguille d'argent et écrivit sur le mur : *Adieu, Conrad ; je meurs par ton ordre, mais innocente* ; puis elle se coucha sur le lit de repos pour attendre le trépas. Dans les angoisses que lui faisait éprouver la chaleur excessive, l'infortunée se tournait avec violence : ses mouvements firent tomber sur le parquet la pomme de bois qu'elle portait toujours sur elle. A l'instant Mathilde la saisit en s'écriant : O Nymphé, ma marraine, si cela est en ton pouvoir, délivre-moi d'une mort ignominieuse, et prouve mon innocence ! En disant ces mots, elle ouvrit la pomme. A l'instant il s'en éleva un brouillard qui remplit toute la salle et dissipa la chaleur. Le nuage se condensa et Mathilde, qui ne pensait plus à la mort, vit avec une joie inexprimable la Nymphé qui portait sur son bras son nourrisson et tenait par la main son fils aîné.

Je te salue, chère Mathilde, dit-elle, félicite-toi de n'avoir pas fait le dernier vœu, dont la pomme devait t'accorder l'accomplissement, avec autant de légèreté que les deux premiers : voici deux témoins vivants de ton innocence, ils te feront triompher sans peine de la noire calomnie dont tu as manqué d'être la victime. Ta mauvaise étoile se couche : à l'avenir, ta pomme ne t'accordera

plus l'accomplissement d'aucun vœu, car tu n'en as plus à former. Apprends que la mère de ton mari est la cause de tous les malheurs. Le mariage de son fils fut un coup de poignard pour cette femme altière ; on lui avait dit que Conrad déshonorait sa famille en admettant une servante de cuisine dans sa couche nuptiale ; elle proféra contre lui mille malédictions : jour et nuit elle ne rêvait qu'aux moyens de te perdre ; la vigilance seule de ton mari a pu retarder l'exécution de ses perfides projets ; mais elle l'a déjouée en gagnant une nourrice par de magnifiques promesses ; elle a engagé cette femme à enlever ton fils aîné de tes bras pendant ton sommeil et à le jeter dans l'eau. Heureusement qu'elle choisit ma fontaine pour exécution de ce crime ; je reçus l'enfant dans mes bras avec amour et je lui tins lieu de mère. Elle me confia de même le second enfant ; cette perfide nourrice devint ton accusatrice ; elle dit au comte que tu étais une sorcière, qu'une flamme magique, sortie de la pomme de bois, dont tu aurais dû cacher le mystère avec plus de soin, avait dévoré les deux enfants et que de leurs cendres tu avais préparé un filtre ; ton époux donna l'ordre de ta mort. Mais en proie aux remords, voulant révoquer, s'il en est temps encore, son ordre cruel, Conrad accourut à bride abattue ; dans quelques heures, il serrera dans ses bras son épouse entièrement justifiée. Après avoir ainsi parlé, la Nymphé se pencha sur Mathilde, l'embrassa sur le front, et, sans attendre sa réponse, s'enveloppa d'un nuage de vapeur et disparut.

Cependant les domestiques s'occupaient à attiser le feu du bain ; mais tous leurs soins étaient infructueux, le bois ne s'enflammait plus. Conrad arriva au galop et demanda avec anxiété des nouvelles de la comtesse. Les domestiques lui apprirent que le feu s'était éteint tout-à-coup, et que, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'était pas morte ; Conrad courut appeler Mathilde. La comtesse entendit la voix de son mari et lui répondit : Cher Conrad, je vis encore et mes enfants sont avec moi. Le comte se précipita aux pieds de Mathilde, arrosa de ses larmes les mains de son innocente épouse, et apprit de sa bouche l'infâme trahison de la nourrice, et les détails de l'enlèvement de ses enfants ; Conrad donna l'ordre d'enfermer cette indigne créature dans le bain ; à l'instant le feu se ranima de lui-même, les flammes s'élevèrent en gros tourbillons, et la perfide nourrice exhala son âme criminelle au milieu des tourments.

NOTES SUR LE TABAC.

(Suite.)

Le tabac aura longtemps encore ses détracteurs et ses défenseurs. En France, les femmes ont plus que personne servi à établir la royauté de cet ennemi intime ; un jour viendra où elles regretteront cette légèreté, mais alors il ne restera plus sur la terre un lieu où fuir ; aujourd'hui encore il en reste un, mais c'est le dernier, et nous croyons devoir donner sur ce pays rare des détails curieux.

M. Gifford Palgrave, qui a fait la traversée de l'Arabie centrale, de la Méditerranée au golfe Persique, raconte

que chez les Ouahabites, le plus grand des péchés, après l'idolâtrie, est de *boire la honte*. "*Boire la honte*" est une expression métaphorique chez les Ouahabites, pour l'action de fumer le tabac. Le meurtre, le vol, le faux témoignage sont choses mauvaises, mais se sont de petits péchés. Il n'y a que deux grands péchés irrémissibles, l'idolâtrie et le *tabac*.

De temps en temps, quelque honnête hygiéniste, à qui la fumée du tabac est antipathique, cherche à nous tracer le tableau toujours très-chargé des effets pernicieux que cette fumée exercerait sur l'espèce humaine. Sans se décourager par le peu de succès des tentatives de ce genre, qu'elles aient pour objet de mettre en évidence l'influence fâcheuse exercée par l'habitude de fumer sur les relations sociales, ou de démontrer l'action pathologique de la plante stupéfiante, les ennemis du tabac reviennent toujours à la charge. Et pourtant la progression croissante de la consommation n'en discontinue point, au grand bénéfice du trésor public. Les fumeurs continuent de fumer de plus belle. On ne réussit point à les effrayer et d'autant moins qu'on cherche à être plus effrayant. A quoi cela tient-il ?

L'habitude de fumer du tabac est, de toutes les habitudes, peut-être la plus impérieuse. Il serait donc jusqu'à un certain point facile de s'expliquer l'insuccès des dissertations noircies dont il s'agit, auprès des gens que l'habitude étroit dans ses serres vigoureuses. Devenu un besoin physiologique, pour ainsi dire, elle en a toutes les exigences. Le désir de fumer, comme la faim, ne raisonne pas. Mais comment comprendre que la seule énumération des maux, tous si graves, auxquels le fumeur est exposé, paraît-il, n'arrête aucun novice ? Ne serait-ce point que les arguments des adversaires du tabac laissent ordinairement beaucoup à désirer pour être quelque peu démonstratifs ?

Un statisticien établissait naguère que la plus forte proportion des fruits-secs de l'École polytechnique étaient compris parmi les élèves grands fumeurs. Il en avait cru pouvoir conclure que l'usage du tabac exerce une influence déprimante sur l'aptitude intellectuelle. Je ne puis pas, pour mon compte, me rendre à ces raisons. Il me restait toujours un doute sur la question de savoir si les fruits-secs sont fruits-secs parce qu'ils fument, ou si plutôt ils ne fument point parce qu'ils ont les qualités négatives qu'il faut, à l'École polytechnique, pour être fruit-sec. Mon doute était fortifié par la connaissance que j'ai de quelques-uns des membres de l'Institut, comptant parmi les travailleurs les plus féconds et les plus puissants, qui étonnent le monde savant par leurs découvertes, et qui n'en font pas moins une grande consommation de cigares ou de pipes.

La statistique est traîtresse. Il faut s'en défier. Elle joue de mauvais tours à ceux qui se mettent en relation avec elle sans avoir suffisamment étudié son caractère. Dans un récent travail qui a fait un certain bruit, et dont les journaux répètent l'un après l'autre les conclusions, voilà qu'un honorable membre de l'Académie de médecine, M. le docteur Joly, accumule des chiffres pour prouver que l'habitude de fumer nous rend fous. Il ne paraît pas douter que la paralysie générale progressive, dont les cas se multiplieraient dans une proportion effrayante, ne soit due à cette habitude. Et il est curieux de voir comment il s'y prend pour l'établir. Cela est très simple, à la vérité. De 1818 à 1830, le produit de l'impôt du tabac étant de 28 millions de francs, il y avait en France 8,000 aliénés ; en 1838, on en comptait 10,000 pour un impôt de 30 millions ; en 1842, celui-ci ayant atteint 80, on a compté 15,000 aliénés ; en 1852, pour 180 millions de francs on en trouve 22,000, enfin, en 1862, le chiffre des aliénés arrive à 44,000 pour un impôt de 280 millions.

Un seul coup d'œil sur ces chiffres suffirait pour faire voir qu'il ne peut exister entre eux aucune espèce de relation. Il suffit, pour cela, de remplacer les chiffres représentant le produit de l'impôt sur le tabac, par ceux qui représentent le produit de l'impôt du sucre ou de tout autre objet de grande consommation. La progression sera la même. En faudra-t-il donc conclure que l'usage du sucre exerce une influence sur le développement de l'aliénation mentale ?

Il se peut faire que l'abus du tabac soit nuisible. Pour

mon compte, je n'en vois pas bien l'utilité ; mais il me suffit de constater son usage, presque général, pour concevoir au moins une forte présomption en faveur de son innocuité la plus habituelle. Ce que je sais bien, c'est que la campagne entreprise contre lui est au moins superflue. On ne réussirait à le faire disparaître, qu'à la condition de lui susciter un concurrent sérieux. Les dissertations chimiques, pathologiques ou statistiques n'y feront rien ; d'autant moins qu'aucune n'a, jusqu'à présent, pu supporter l'examen. Les fumeurs se moquent de la nicotine comme de ça... M. Richardson n'établissait-il pas d'ailleurs, au dernier congrès de l'Association britannique, que cet alcaloïde, ce poison violent, dont M. Joly, avec les autres, veut nous effrayer, n'est pas volatil et reste dans la pipe ou dans la cigare, et n'est point, par conséquent, entraîné par la fumée ? Que de priseurs, de fumeurs et même de chiqueurs dont la santé ferait envie !

Concluons donc que l'habitude de fumer est chose innocente pour la santé, quand on n'en abuse pas. Je ne serais point trop surpris que quelque fumeur reconnaissant entreprit un jour de prouver que l'usage du tabac a exercé sur l'adoucissement des mœurs une heureuse influence. Avec la méthode dont s'est servi M. Joly, cela lui serait on ne peut plus facile. Il lui suffirait pour cela de mettre en regard des produits de l'impôt, même sans tenir compte de son augmentation de moitié, les chiffres représentant, pour les périodes correspondantes, les crimes commis contre les personnes. Ceux-ci, comme on sait, vont en diminuant. Si les fumeurs s'abâtissent ou contractent la paralysie générale progressive, n'est-il pas tout aussi vrai, d'après cela, qu'ils assassinent moins leur prochain ?

Nous avons hésité, avant d'entretenir nos lecteurs de ce sujet, un peu rabattu, des inconvénients de l'usage du tabac ; mais la mémoire de M. Joly a été tant reproduit dans les journaux spéciaux, après avoir été lu à l'Académie de médecine ; il a été présenté avec tant d'éloges à l'Académie des sciences, et tant invoqué, après cela, dans les faits-divers des journaux quotidiens ; et, d'un autre côté, le nombre des fumeurs incurables est si grand que c'est peut-être faire œuvre pie que de les rassurer, contre les conséquences épouvantables de leur impérieuse habitude, dont ils sont menacés par la solitude toute sentimentale de l'excellent docteur académicien.

QUESTION D'ETYMOLOGIE—Bien des fumeurs savent un bon cigare, brûlent dans la pipe ou absorbent en poudre la feuille du tabac, qui ne se sont jamais demandé d'où provenait le nom de la précieuse plante qui leur procure tant de jouissances.

Voici l'origine du mot *tabac*, d'après une note de *La Nation*, à laquelle, malgré toute la vraisemblance de son assertion, nous en laissons la responsabilité.

Les Indiens qui fumaient le tabac lorsque les premiers explorateurs du Nouveau Monde abordèrent au Mexique, indiquèrent comme leur fournissant cette feuille la province de Tabasco, dont, suivant eux, la plante serait originaire. La plupart des premiers colons, qui venaient de l'Andalousie, prononçaient presque insensiblement l's surtout lorsque cette lettre suit une voyelle ; ils la supprimèrent donc peu à peu en désignant la province qui leur fournissait la feuille narcotique et dont le nom resta à la longue pour désigner la plante. De *Tabasco*, on fit en espagnol *tobaco*, d'où vient le mot français *tabac*.

* * *

Le Français fume par genre, par imitation et plus tard par habitude ; il fume surtout avec distraction, et sa légèreté s'en accommode à merveille.

Le Hollandais fument buvant de la bière et du Genie-

vre et boit de la bière et du genièvre en fumant.

Un Allemand fume en demandant des inspirations à sa vaste pipe ; son corps et son esprit prennent également part à l'holocaste.

Un espagnol paraît réfléchir profondément lorsqu'il fume une cigarette ; examinez-le, vous verrez à peine une petite ligne blanche s'échapper à de rares intervalles, toujours du même coin de ses lèvres ; il la hume par gorgées, bien lentement, et ménage sa jouissance avec parcimonie.

Un Maure accroupi met encore plus de gravité à savou-

rer son inséparable chibouc ; il le fait avec une sensualité calculée et à l'air d'être plongé dans de sublimes extases.

Quant à l'Anglais, il cherche inutilement dans le cigare un antidote au spleen ; c'est à peine une jouissance pour lui, et pourtant ce sont deux anglais qui ont le mieux célébré la pipe et le tabac ! Sterne à qui nous devons tant de scènes sentimentales où se retrouve la pipe de l'oncle Tobie, Byron, qui a chanté celle de Ben-Bunting, le matelot.

LA BOURSE AU DIAMANT.

Peu de gens savent qu'il existe, à Paris, un marché aux diamants, et que ce marché se tient dans l'entre-sol d'un des cafés les plus fréquentés du boulevard Montmartre. Quelques marches élèvent au-dessus des passants ce local, pas de plafond et enfumé, garni de tables de marbre blanc et de billards, où les richesses des Mille et une Nuits circulent parfois enserrées dans les portefeuilles crasseux de la plus belle collection qui soit peut-être de tous les types de la race juive répandue sur la surface du globe.

C'est, tous les jours, vers une heure, que le marché s'ouvre. En quelques secondes, la salle s'emplit. Vieux juifs polonais à la longue douillette plus ou moins râpée, juifs hollandais aux joues énormes et rouges, juifs alsaciens, juifs anglais, juifs autrichiens, juifs italiens, juifs arabes en turbans et babouches, juifs prussiens, tous portant, avec la diversité de leurs costumes, l'uniformité de l'œil, de la race. Ils sont cent à cent cinquante environ. Toujours les mêmes, pères, frères, fils, jeunes ou vieux, mal mis ou trop bien mis.

Immédiatement une sorte de langage de Babel s'établit : les syllabes rauques glapissent dans le gosier des uns, roulent avec des fracas inconnus dans la bouche des autres. Les quelques consommateurs égarés dans ce café se trouvent débordés, envahis. C'est à peine si on leur laisse une place : leur table même n'est pas respectée. Repoussez-les, rudoyez-les même, ils ne s'en aperçoivent pas. Les garçons servent à peine quelques tasses de café au lait à tout ce monde qui s'assoit, se lève, se promène, grouille, s'entraîne dans les petits coins. Les poches s'ouvrent. Il en sort des petites boîtes, des paquets. On se montre des pierres, des fragments d'or, d'argent, des bijoux, des vieux cachets, des morceaux de chaîne, des montres, des fragments de pendules, des plats d'argent, des vieilles lunettes, bagues, boucles d'oreilles, du strass, des pierres précieuses, des perles, des pierres fines, des diamants ! Parfois un groupe s'approche d'une fenêtre, mire quelque objet que chacun tient fiévreusement. On crie, les faces s'enluminent. Vous jugeriez qu'ils se disputent. Point. Ils se suspectent, se justifient, puis tout à coup on les voit s'approcher d'une table quelconque, tirer d'un de ces sacs qui sont les poches de leur paletot de petites balances, les dresser, et peser les objets en litige. Ici, tout ce qui peut se vendre, s'acheter, se revendre, se racheter, et cela à l'infini, est sûr de trouver un écoulement plus ou moins avantageux.

Les honnêtes gens y côtoient les filous, les commerçants, les recéleurs, bijoutiers, revendeurs, courtiers, brocanteurs, tailleurs de diamants, tout y est. Le prétexte, c'est l'or, l'argent, le diamant, mais tout y passe : étoffes dépareillées et gravures obscènes, obligations véreuses et créances folles, les produits des ventes du mont-de-piété et les résultats des vols à la tire. C'est l'Internationale interlope du brocantage. Les affaires commencent souvent eu

français, mais se terminent toujours en langue judaico-germanique. A toute minute l'un reproche à l'autre de l'avoir trompé, et s'en va tromper son voisin. Tant pis pour les imbéciles !

Quelques-uns font sérieusement le commerce des pierres précieuses. Il y a là toute une science difficile, qui a ses docteurs et ses arbitres d'une loyauté absolue. Les diamants, depuis les plus petits jusqu'aux plus gros, sont enfermés dans des morceaux de papier variablement coloré. Tel a parfois pour 4 ou 500,000 francs sur lui. Le diamant a non seulement une valeur locale, mais un cours européen, universel ; Londres, Paris, Constantinople, les Indes, le Brésil sont les anneaux de cette chaîne. Il faut voir, lorsque quelque gros marchand, tirant solennellement de sa poche de côté le petit coffret en forme de portefeuille, en extrait un papier qu'il déploie lentement, après avoir jeté un regard mystérieux et interrogateur sur ceux qui l'entourent, tout ce monde haletant se pencher l'œil béat sur tous ces petits cailloux dont le profane méconnaît la valeur. Chacun retient sa respiration. Eternuer ou tousser serait envoyer les trésors en l'air.

Quelquefois, mais rarement un malheur arrive. Un papier est renversé, les pierres se dispersent sur le sol. C'est un moment de grosse émotion. Les uns se baissent avec empressement, d'autres restent immobiles comme s'ils avaient peur d'être soupçonnés. Le propriétaire, les gouttes de sueur au front, fait péniblement rentrer au bercail les égarées chéries.

Au bout d'une heure de ces allées et venues, de ces agitations, de ces cris, l'atmosphère de tabagie, surchargée, les jours de pluie, de l'humidité des vêtements, devient lourde et nauséabonde. Une odeur âcre et spéciale s'exhale. Les têtes s'échauffent, les pupilles se dilatent, la fièvre envahit tous ces hommes qui manient toutes ces richesses pour qu'il leur en reste quelque chose aux doigts. S'ils n'ont pas la fortune, ils en ont l'illusion.

Vers trois heures, les grosses affaires sue terminent. Il ne reste plus que le menu fretin. Ce ne sont plus les marchands, ce sont les camelots ; on ne fait plus le neuf, mais le vieux ; non plus la pierre précieuse, mais la monture, la mâchoire sans les dents. Objets d'art, choses informes, rien n'y manque.

Lorsque éclata la guerre de Prusse, tout ce monde s'envola pour aller brocancer on ne sait où. A la paix, ils revinrent, honteusement, redisparurent pendant la Commune, s'en furent peut-être à Saint-Denis. Maintenant ils sont là, en plus grand nombre que jamais, vendant plus que jamais. Dans les premiers jours, quelques habitués du café les entendant parler allemand les traitèrent comme il convient. Ils répondirent, les uns qu'ils étaient Alsaciens, les autres Hollandais, et n'en continuèrent que de plus belle leur infernal sabbat.

Un de mes amis qui a eu sa maison brûlée par les

Prussiens pendant le siège et a perdu ainsi une foule d'objets précieux, prétend qu'il guette au passage et affirme qu'il retrouvera quelque chose entre les mains de quelques-uns de ces brocanteurs. Le fait est qu'il en est de certains dont la physionomie est tout à fait semblable

à celle des *Marktønder* prussiens, que je vois encore, en chapeau tyrolien, en veste grise, pillant à la suite des armées prussiennes et empilant leur butin sur ces longs et minces chariots attelés de quatre chevaux que tout le monde a pu voir.

PETIT JEUX DE SOCIÉTÉ.

COMMENT L'AI MEZ-VOUS ?

Sans être bien compliqué, ce jeu peut commencer la série des amusements dans lesquels l'esprit est appelé à jouer déjà un certain rôle. Il se rattache à certaines connaissances de grammaire qui ne sont sans doute pas chose nouvelle pour la plupart de nos jeunes lectrices, et qu'il nous suffira, dans tous les cas, de rappeler par quelques courtes explications.

On choisit un mot parmi les *homonymes*, c'est-à-dire parmi les mots qui sonne de même quoiqu'ayant un sens différent. On peut choisir soit un homonyme qui a plusieurs acceptions, mais dont l'orthographe ne varie pas comme *frais*, *son*, *voile*, *livre*, *glace*, soit des homonymes qui se prononcent à peu près de la même manière, mais dont l'orthographe est différente, tels que *mez*, *mère*, *maire*, ou *vert*, *verre*, *ver*, *vers*; ou bien encore *chant*, *champ*. Les premiers homonymes doivent être préférés dans le jeu dont il est ici question. Prenons pour exemple le mot *voile*, qui a plusieurs significations.

Une des jeunes filles, qui doit deviner, et par conséquent ignorer le mot qui a été choisi par ces compagnes, se présente au milieu d'elles, et leur adresse successivement la question suivante : *Comment l'aimez-vous ?* Il faut que chacune, dans sa réponse, fasse allusion à une des propriétés du mot qui a été choisi. Par exemple, si c'est le mot *voile*, l'une dira : « Je l'aime *en dentelle* ; » une autre répondra : « Je l'aime *sur un navire*, etc. »

Le jeu se jouera de la même manière avec les homonymes de la seconde espèce. Ainsi, en prenant pour exemple les mots *vert*, *verre*, *ver*, *vers*, les jeunes personnes interrogées peuvent faire les réponses suivantes à la première question : « Je l'aime *transparent*, *en cristal*, *à pied* (en parlant d'un verre à boire) ; je l'aime *en rubans de chapeau* (en parlant de la couleur verte) ; je l'aime *à la façon de Racine* (en parlant des vers, poésies, etc. » Ces exemples, que nous choisissons très-simples, peuvent être plus ingénieux, de manière à embarrasser la personne qui questionne, en lui représentant un emploi toujours différent, mais toujours juste du même mot. Il nous souvient qu'en jouant ce jeu, on avait choisi le mot *toit*, *toi*. On adressa la question d'usage à une personne qui répondit : « Je l'aime mieux que *vous*. » Il y avait là une équivoque assez délicate et qui peut donner une idée de la manière dont on peut quelquefois rendre le jeu plus intéressant.

Au deuxième tour, si le mot n'est pas deviné, la question change, et la jeune fille qui est chargée de deviner dit, en s'adressant à chacune de ses compagnes : *Qu'en faites-vous ?* Chacune d'elles donne sa réponse, et si la questionneuse ne réussit pas mieux que la première fois, on passe à un troisième tour par la question suivante : *Où le mettez-vous ?* Il faut, autant que possible, que chacune des personnes conserve, en répondant, l'acception qu'elle a donnée au mot dans ses précédentes réponses. Celle qui a laissé deviner se retire à son tour pour venir ensuite dans le cercle interroger et chercher à deviner lorsque la société a fait choix d'un nouveau mot. On peut donner des gages, soit lorsque, de l'avis général on a fait

une mauvaise réponse, soit lorsqu'on a fait les trois tours sans deviner le mot. On dit alors vulgairement : *Je jette ou je donne ma langue aux chiens*, vieille expression consacrée par l'usage, et que de bons écrivains n'ont pas dédaigné d'employer familièrement. Nous croyons qu'on sera bien aise de trouver ici quelques homonymes dont on pourra se servir.

Homonymes de la première espèce.

<i>Air</i> .	<i>Mousse</i> .
<i>Cor</i> .	<i>Mule</i> .
<i>Carreau</i> .	<i>Soufflet</i> .
<i>Dé</i> .	<i>Son</i> .
<i>Fraise</i> .	<i>Souris</i> .
<i>Glace</i> .	<i>Voile</i> .
<i>Livre</i> .	

Homonymes de la seconde espèce.

<i>Alène</i>Haleine.	<i>Faite</i>Fête.
<i>Amande</i> ..Amende.	<i>Fard</i>Phare.
<i>Ancre</i>Encre.	<i>Foi</i>Foi.
<i>Bal</i>Balle.	<i>Gaz</i>Gaze.
<i>Balai</i>Ballet.	<i>Héaut</i>Héros.
<i>Chant</i>Champ.	<i>Lait</i>Lai.
<i>Cane</i>Canne.	<i>Luth</i>Lutte.
<i>Canot</i>Canaux.	<i>Maire</i>Mer. Mère.
<i>Chaire</i>Chair.Chère.Cher.	<i>Maitre</i> ...Mètre.
<i>Cellier</i>Sellier.	<i>Mante</i> ..Menthe.
<i>Cerf</i>Serre. Serf.	<i>Pan</i>Paon.
<i>Chaîne</i>Chêne.	<i>Palais</i>Palet.
<i>Cire</i>Sire.	<i>Peau</i>Pot. Pau (ville).
<i>Cœur</i>Chœur.	<i>Pain</i>Pin.
<i>Compte</i>Comte. Conte.	<i>Poids</i>Pois. Poix.
<i>Cygne</i>Signes.	<i>Reine</i>Rènes. Renne.
<i>Écot</i>Echos.	<i>Saut</i>Sceau. Seau. Sot.
<i>Tan</i>Temps.	<i>Thon</i>Ton. Taon.
<i>Tante</i>Tente.	<i>Van</i>Vent.
<i>Toi</i>Toit.	<i>Vin</i>Vingt.

J'AI ME MON AMI PAR A.

Ce jeu est le premier d'une série de jeux dans lesquels toutes les lettres de l'alphabet jouent un rôle à leur tour. Il n'y a rien à deviner. Chaque jeune fille dit successivement la formule dont nous allons donner un exemple, et si elle fait quelque erreur, ou qu'elle ne puisse trouver un mot qui s'applique bien, elle paye un gage. Elle en paye également un si elle répète un mot qui ait déjà été dit.

Voici l'exemple que l'on peut varier à l'infini : « J'aime mon ami par A, parce qu'il est amusant ; je le nourris d'amendes ; je l'envoie à Arthabaska ; je lui donne un agneau et je lui fais un bouquet d'anémones. »

On voit que chaque mot exprimant une qualité, un présent, etc., doit commencer par la lettre A. Lorsque cette lettre paraît épuisée, on peut passer à la lettre B, et ainsi de suite, en supprimant toutefois les lettres K, X, Y et Z, comme trop difficiles.

L'AMOUR.

La jeune fille qui dirige ce jeu s'assied seule en face de ses compagnes assises toutes sur une même ligne. Elle les appelle l'une après l'autre. Celle qui est appelée s'arrête devant la maîtresse du jeu, qui lui dicte le rôle qu'elle devra figurer, en lui disant :

Viens, amour, et sois affable,
Viens, amour, et sois boudeur,
Viens, amour, et sois colère, etc.

Elle indiquera à chacune son caractère, en suivant l'ordre des lettres de l'alphabet. L'amour doit en entendant cet ordre, figurer par ses gestes et son attitude le rôle qui lui est indiqué ; ensuite il va se placer à côté de celle qui préside et devient spectateur des autres petites scènes, à moins qu'il ne soit convenu que l'on recommencera plusieurs tours, ce qui a lieu lorsque la compagnie n'est pas nombreuse, ou que le jeu amuse assez pour le continuer jusqu'à Z.

LE LOGEMENT.

Chaque jeune fille prend une lettre de l'alphabet et là-

dessus on forme tous les mots nécessaires au récit d'un voyage. Quand cela est fait, la maîtresse du jeu demande à celle qui a choisi l'A : *Comment vous appelez-vous ?* Il faut qu'elle réponde *Annette*, ou *Aline*, ou bien un nom d'homme commençant par la lettre choisie, si c'est ainsi convenu, et ensuite un surnom à son choix qui commence par la même lettre. On lui demande ensuite : *D'où venez-vous ?* Elle répond : *d'Acton* ou *d'Antienta*, etc. Il faut répondre de la même manière pour dire l'enseigne de l'auberge où on a logé, le nom de l'hôte, celui de l'hôtesse, celui de la servante, les mets qu'on a mangés ; on peut multiplier les questions pour rendre le jeu plus difficile, en demandant au voyageur le nom des arbres qui étaient dans le lieu d'où il vient, les médicaments qu'on a donnés à un malade ; les armes dont on s'est servi dans une bataille, le vêtement que l'on portait, etc. Les réponses doivent être faites, autant que possible, dans le sens de la question, et il faut toujours que le mot principal qui fait l'objet de la question commence par la lettre qu'a la personne, et il faut tâcher d'y mettre un peu d'intérêt.

RIENS DU JOUR.

LA POSTE.

ORIGINES — TRADITIONS.

La poste est vieille comme le monde, ou à peu près ; si Adam ne s'écrivait pas des lettres à lui-même, quand il y eut trois hommes sur la terre, et que le premier chargea le second d'annoncer une nouvelle au troisième, la poste fut inventée. Comme toutes les grandes inventions, qui répondent à nos premiers besoins, la poste a toujours existé, elle n'aura jamais de fin : les directeurs se succèdent, comme cela vient d'avoir lieu il y a un mois, les facteurs se renouvellent, mais la poste reste.

On attribue communément à Louis XI l'invention de la poste, c'est une erreur ; Louis XI n'inventa pas plus la poste que Charlemagne les écoles, ce qui tendrait à transformer Alcuin en instituteur primaire.

La poste s'est formée telle qu'elle est aujourd'hui par des additions et des améliorations successives, elle a grandi et s'est transformée graduellement.

Il y avait sous l'Empire romain des hôtelleries tenues par des maîtres de poste, il y avait des relais. Les messagers du gouvernement couraient sur ce qu'on appelait chez nous, il y a trente ans, des *bidets de poste*.

Charlemagne aussi avait ses courriers ; il les avait organisés, équipés et disposés sur toute la surface de son royaume, mais l'institution qu'il avait créée ne lui survécut pas.

Il y eut, au moyen âge, la poste par terre, mais surtout la poste par eau. Louis XI eut des courriers à son tour, mais qui ne servaient qu'à lui seul, c'étaient les *chevaucheurs du roy*.

Les ambassadeurs s'en servirent plus tard, puis les particuliers de distinction, mais il n'y avait ni tarif, ni boîtes, ni quoi que ce fût de général.

Sous le règne de Henri III, le maître général des postes, cet ancêtre de M. Le Libon, était, dit Brantôme, « le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais, » il avait une centaine de chevaux qu'il louait au premier venu. Nous sommes loin, on le voit, du service actuel.

Sous Louis XIV, le service des postes était organisé fort imparfaitement, il est vrai, mais enfin il l'était, et, de plus, à bon marché, car pour deux sous on pouvait faire transporter une lettre de Paris à Lyon. La ferme

des postes fut instituée en 1672, et Lazare Patin en devint propriétaire pour un million ; moins de cent ans après, cette somme avait décuplé. A cette époque, il fallait trois jours pour venir de Rouen à Paris.

Chose curieuse, quand Paris, au moyen des coches d'eau, des carrosses, des courriers à pied et à cheval, communiquait avec les pays étrangers et la province, il était impossible de faire passer une lettre dans l'intérieur même de la ville, par exemple du Luxembourg à la Grande-Batelière.

On essaya bien de placer des boîtes dans Paris, mais les Parisiens, qui sont toujours les gens les plus spirituels de la terre, ne trouvèrent rien de mieux que de les remplir d'immondices ou de les briser durant la nuit. On finit par établir la petite poste à un sou, desservie par 200 facteurs.

La ferme des postes ne fut installée dans l'hôtel qu'elle occupe actuellement qu'en 1757.

Aujourd'hui l'hôtel des Postes se compose de huit maisons arbitrairement reliées entre elles par des cours et des escaliers exigus, tournants et obscurs.

Sous Louis XVI il y avait dans tout Paris six boîtes à lettres. La Révolution fit de la poste une république : au lieu d'un directeur, il y en eut douze, d'où il résulta que le service marcha beaucoup plus mal. Ils étaient électifs, et le peuple se réunissait tous les quinze jours pour savoir comment les lettres avaient été distribuées par eux.

On se fait l'idée la plus joyeuse de ces réunions, où le premier bourgeois venu pouvait demander compte à ce douzième de directeur d'une lettre à lui adressée et parvenue un jour en retard.

Les malles-poste furent établies un peu après. Elles portaient tous les jours de Paris et faisaient deux lieues à l'heure, nuit et jour. Ces braves voitures jaunes avec coupé, rotonde et intérieur, ont soutenu la concurrence des diligences et n'ont cédé la place qu'aux chemins de fer.

Les malles-poste devaient avoir pour concurrentes les berlins et les *briskas* ; elles avaient été précédées des chars à banes ou *carrabas*.

Le carrabas était une carriole en osier, d'une forme

allongée, portant sur quatre roues. Plus tard le carraba^s fut attelé de huit chevaux et put contenir vingt personnes; il lui fallait six heures pour faire quatre lieues et demie.

Il y avait donc, pour les petites distances, un notable avantage à faire la route à pied.

Nous laissons, du reste, les autres pays bien arriérées à cette époque. En Italie, c'étaient les marchands de poulets qui se chargeaient de porter les lettres; les billets d'amour étaient mis sous l'aile de ces innocents volatiles, d'où serait venu le nom de *poulet* donné à ce genre de missive.

A la fin du règne de Charles X, qui institua les facteurs ruraux, il y avait déjà en France 1799 bureaux de poste; 35,000 communes étaient privées de relations directes avec la poste, on était obligé d'envoyer à deux, trois et cinq lieues pour retirer ses lettres.

Enfin, en 1844, les premiers bureaux ambulants roulaient de Paris au Havre, et la poste allait prendre une rapide extension.

NOUVELLES CURIEUSES.

Les vieux parchemins, les chroniques poudreuses contiennent parfois des originalités remarquables. Il nous tombe sous la main, disait *l'Union de Huy*, un compte des plus curieux, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Jacques Tasquin, peintre décorateur en 17..... ayant travaillé dans l'église du monastère de G..... avait exigé 78 florins 10 sous de Brabant; l'abbé trouvant la note exagérée, en demanda le détail que voici:

1 ^o Corrigé et vernis les dix commandements,	5	12
2 ^o Embelli Ponce Pilate, et mis un nouveau ruban à son bonnet,	3	6
3 ^o Remis une queue neuve au coq de Saint-Pierre, raccommodé sa crête,	2	3

4 ^o Rattaché le bon larron à sa croix, remis un doigt neuf,	1	7
5 ^o Remplumé et doré l'aile gauche de l'ange Gabriel,	14	17
6 ^o Lavé la servante du grand-prêtre Caïphe, et mis du cramoisi sur ses joues,	5	12
7 ^o Renouvelé le ciel, ajouté deux toiles, doré le soleil et nettoyé la lune,	7	14
8 ^o Ranimé les flammes du Purgatoire et restauré quelques âmes,	6	6
9 ^o Ranimé le feu de l'Enfer, remis une queue neuve à Lucifer, raccommodé sa griffe gauche et fait plusieurs choses pour les damnés,	4	10
10 ^o Rebordé la robe d'Hérode, lui remis deux dents, rajusté sa perruque,	2	2
11 ^o Rapiécé la culotte d'Aman en cuir, et mis deux boutons à sa veste,	2	3
12 ^o Mis des guêtres neuves à Tobie fils, voyageant avec l'ange Gabriel, et une courroie neuve à son sac de voyage,	2	5
13 ^o Nettoyé les oreilles de l'âne de Balaam et le referré,	3	7
14 ^o Remis des pendants d'oreilles à Sara,	2	0
15 ^o Mis un nouveau caillou dans la fronde de David, grossi la tête de Goliath et reculé ses jambes,	3	1
16 ^o Remis des dents à la mâchoire d'âne de Samson,	1	5
17 ^o Goudronné l'arche de Noé, lui mettre une nouvelle paire de manches,	6	0
18 ^o Rapiécé la chemise de l'Enfant prodigue, lavé les pores et mettre de l'eau dans leurs bacs,	3	4
19 ^o Remis une anse à la cruche de la Samaritaine,	1	5
	Total,	7810

(Jacques Tasquin.)

VARIÉTÉ

Vous vous souvenez de l'*homme squelette* que l'on voyait dernièrement dans un cirque à Montréal. L'*homme squelette* sortait de la fabrique de Morris.

Morris fabrique également des *femmes à barbes* et des *avaleurs de rats vivants*.

Tous ces détails sont scrupuleusement exacts.

* * *

On a beaucoup ri des sangsues mécaniques.

S'il faut en croire la *Gazette de France* elles sont distancées aujourd'hui :

Un certain individu du nom de Chopion vient de faire une demande de brevet d'invention pour une huitre artificielle faite d'une certaine gelée, de tapioca, de sel et d'eau.

L'inventeur place ses huitres dans des coquilles d'occasion soigneusement collées sur les bords.

C'est le cas de répéter :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

* * *

Du *Figaro* :

Cours de géographie dans une école du 18^e arrondissement :

Le professeur.—Qu'est-ce que la Nouvelle-Calédonie ?
L'élève.—Une possession française dans l'Océanie.

Le professeur.—Par où passe-t-on pour aller en Nouvelle-Calédonie ?

L'élève.—Par le conseil de guerre.

* * *

La lumière se transporte dans l'espace avec une vitesse de 77,000 lieues par seconde. Elle emploie huit minutes pour franchir la distance qui existe d'ici au soleil, une demi-heure pour traverser celle qui s'étend de l'orbite terrestre à celle de Jupiter, quatre heures pour atteindre Neptune.

L'étoile la plus rapprochée de nous est à une telle distance que sa lumière n'emploie pas moins de trois ans et huit mois pour nous arriver. Les rayons lumineux que nous recevons aujourd'hui sont donc partis de sa circonférence il y a trois ans et huit mois. Si nos télescopes nous permettaient de voir ce qui se passe à sa surface, comme des éruptions de flammes ou des taches, nous ne verrions ces événements que trois ans et huit mois après qu'ils auraient eu lieu.

De même, s'il y avait à cette distance des êtres qui pussent distinguer ce qui se passe sur la terre, ils verraient les choses s'accomplir trois ans et huit mois après le moment où elles auraient eu lieu en réalité.

A la distance de l'étoile polaire, le retard est de cinquante ans. A la distance de Capella, il est de soixante-douze ans.

Qu'on nous permette une hypothèse, un rêve, une fantaisie, si l'on veut.

Lumen, astronome de la terre, mort il y a quelques années, a été subitement, après sa mort, transporté sur cette étoile. De là, il a regardé la terre, et a vu, s'accomplissant *présentement*, les événements de la révolution française.

Il a vu le Canada comme il était avant qu'il fut né. Il a remarqué une troupe d'enfants courant dans une rue qui aujourd'hui n'existe plus, et parmi ces enfants qui couraient, il s'est, avec un étonnement bien facile à comprendre, reconnu **LUI-MÊME** !

Dans un autre voyage sidéral, *Lumen* s'est transporté à une distance plus grande encore que celle de l'étoile *Capella*, et a pu revoir directement les principaux événements de l'histoire de la découverte de l'Amérique, en se plaçant aux distances auxquelles arrivent seulement maintenant les rayons lumineux réfléchis par la terre il y a plusieurs siècles.

Ce voyage des photographies terrestres de tous les siècles en rend ainsi les événements immortels. Un acte accompli ne peut plus être effacé, et nulle puissance ne peut faire qu'il ne soit plus. Un crime se commet au sein d'une campagne déserte : le criminel s'éloigne, reste inconnu, et suppose que l'acte qu'il vient de commettre est *passé* pour toujours. Il a lavé ses mains, il croit son action *effacée* ; mais, en réalité, rien n'est détruit. Au moment où cet acte fut accompli, la lumière l'a saisi et l'a emporté dans le ciel avec la rapidité de l'éclair. Il est incorporé dans un rayon de lumière : éternel, il se transmettra éternellement dans l'infini.

Quel beau conte pour Edgar Poe, l'inimitable fantaisiste américain.

POPULATION DE L'EUROPE.

L'Europe compte actuellement 282 millions d'hommes, ce qui suppose 1 568 habitants par mille carré.

En 1786, il y en avait 167 millions, 428 par mille carré.

La population s'est donc accrue de 96 pour 100.

L'accroissement a été cependant fort différent selon les pays.

En 1700, les pays les plus peuplés étaient la Lombardie, la Belgique et la France. En Lombardie, il y avait 5 000 habitants par mille carré ; en Belgique, un chiffre à peu près égal ; en France, 2 400.

En 1800 la Lombardie en avait 4 300, la Belgique 5 500, la France seulement 2 800.

En 1861, la Belgique en comptait 8 705, la Lombardie 8 023, la France 3 735. (Hildebrand, *Cours de statistique*.)

LE FALBALA.

Une curiosité de la mode remise en lumière par la *Mosaïque*.

Il s'agit du *falbala* et de la *pretintaille*, fort en faveur à la fin du dix-septième siècle :

De Caillières définissait ainsi le falbala : une large bande d'étoffe plissée que les femmes mettent au bas et autour de leurs jupes.

Ménage, Génin, Bescherelle et Littré varient sur son étymologie, que nous n'approfondirons pas.

La mode en dura longtemps, car quinze ans après on en parlait encore, et est restée dans la langue comme un synonyme d'élégance exagérée.

On entendait par *pretintaille* ou *pretintaille* les ornements découpés et appliqués sur la robe. Cette mode vint même après celle des falbalas avec laquelle elle se confondit.

Lesage en parle dans son *Turcaret* (1708) comme d'une nouveauté. Le met eut non moins de succès, et

fut pris bientôt au figuré pour l'affectation, l'inutilité et le clinquant. Jean-Jacques Rousseau en a parlé.

Il y eut une chanson au sujet de la pertintaille sur l'air : *La Cheminée du haut en bas* :

Lorsqu'une chose est nouvelle,
C'est assez pour estre belle,
Des autres on fait peu de cas,
La, la la,
La pertintaille en falbala !

Il n'importe qui l'invente,
Quoi qu'el' soit extravagante,
Le bon goût luy cédera,
La, la, la,
La pertintaille en falbala !

Mais on la voit disparaître,
Au moment qu'on la voit naître,
Car tout change et changera,
La, la, la,
La pertintaille en falbala !

ÉLOCUTION.

Si la phrase est longue, quelques pauses plus ou moins sensibles à l'oreille sont nécessaires, suivant les signes de ponctuation.

A la virgule, arrêtez-vous seulement le temps de compter *un* en vous-même.

Au point et virgule ou au deux-points, arrêtez-vous le temps de compter *deux*.

Quelquefois au deux-points la pause doit avoir la valeur de *trois*.

Au point, donnez-vous le temps de compter *quatre*.

C'est ce que nous faisons presque tous, sans théorie, et sans nous douter même qu'il y en ait une.

Ces sortes de règles ne doivent pas d'ailleurs être observées à la lettre et mécaniquement : le bon sens et le goût seront toujours les meilleurs guides.

Une autre observation ne paraîtra peut-être pas inutile.

Dans chaque phrase, il y a un mot sur lequel il faut particulièrement appuyer pour le faire ressortir, et indiquer par là que c'est sur l'idée ou la chose qu'il représente que vous appelez avant tout l'attention.

Prenons pour exemple ces mots : *Irez-vous demain en voiture à la ville ?*

Si vous prononcez les mots *Irez-vous* plus fortement que les autres, on pourra vous répondre simplement :

—Non, je n'irai pas.

Si c'est le mot *demain* que vous détachez, on répondra :

Non, pas demain.

Si ce sont les mots *à la ville* que votre prononciation met en relief, on répondra peut-être :

—Non, j'irai à la campagne.

Enfin, si vous pesez sur *demain*, on répondra :

—Non, ce sera aujourd'hui.

C'est en général d'instinct que l'on appuie avec justesse et à propos sur un mot ou sur un autre. Cependant il est certain que beaucoup de personnes se font très-aisément comprendre et du premier coup, tandis que d'autres nous exposent à des malentendus ou nous obligent à les prier de se répéter.

RÉPONSE AU DERNIER RÉBUS.

La réponse au dernier rébus est :

Bonne et heureuse année à nos abonnés.

Bonnet—Heure—Œufs en nez—Anneaux—ab au nez.

L'Album paraît toutes les semaines avec 24 pages de matière.

Le prix est de \$3 par année, \$1.50 pour 6 mois.